...GE A TRACADIE

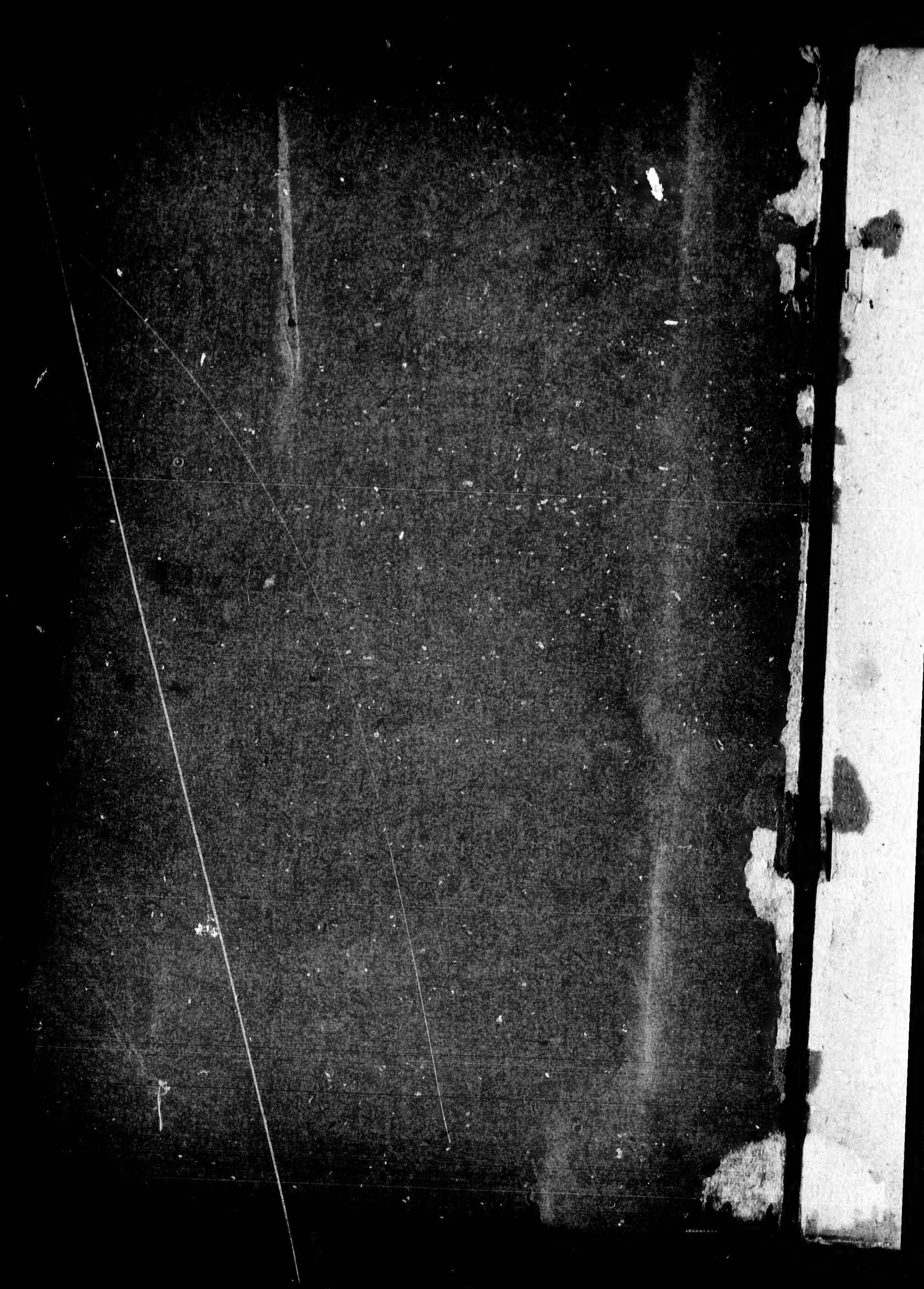
PAR

LOUIS MARTIN

Ptre.

MONTRÉAL

1891





RÉV. L. MARTIN.





MADAME L. MARTIN ET SES ENFANTS.

MON
VOYAGE A TRACADIE

PAR

LOUIS MARTIN

Ex-Prêtre.

MANCHESTER, N. H.
LE FIDÈLE MESSAGER,
108 ARLINGTON STREET.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE L. E. RIVARD,
183, RUE ST-PIERRE.

1891

Typographie du FIDÈLE MESSAGER, Manchester, N. H.



PRÉFACE.

Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, si l'on en croit le très-véridique Molière. Il paraît que je suis un peu parent de ce monsieur Jourdaiu, car moi aussi je viens de faire un livre sans le savoir. *Mon Voyage à Tracadie* a été écrit spécialement pour le Fidèle Messager. Ce n'est que sur les instances pressantes de quelques-uns de mes bons amis que je me suis décidé à le publier en brochure. La gloire d'auteur ne me tentait guère, mais on m'a dit qu'il y avait du bien à faire et j'ai cédé. Mon unique désir en livrant cet opuscule à la publicité est qu'il ne trompe point les espérances de mes amis trop indulgents. Ceux qui le liront avec plaisir ou auxquels il fera quelque bien, voudront bien reporter une partie de leur gratitude sur le directeur du Fidèle Messager, qui s'est généreusement chargé de cette publication.

L'AUTEUR.

MON VOYAGE A TRAGADIE

CHAPITRE PREMIER.

LE DÉPART.

Ce fut le lundi, 5 mai, que je partis de Montréal bien persuadé que je n'y mettrais plus les pieds de ma vie. La journée avait été pluvieuse, le ciel noir et sombre. Les rues étaient remplies de boue, comme c'est l'habitude en pareil cas dans la métropole du Canada. Bref! la tristesse de la nature extérieure était parfaitement en harmonie avec la mélancolie de mon esprit dans ce moment critique.

Pendant la journée, j'avais pris mes dernières dispositions. Une visite que je fis au collège wesleyen m'avait aidé à tuer le temps. J'allais voir monsieur Léopold Massicotte. Je le trouvai en compagnie de deux ou trois autres étudiants, tous anglais. On causa de choses et d'autres et je me rappelle parfaitement que ces messieurs anglais furent complètement stupéfiés en apprenant que j'étais un ex-prêtre catholique. "Vraiment, me dirent-ils, et on vous appelait père?"—"Oui, repartis-je à mon tour, mais c'est maintenant que je suis véritablement père." Et tous de rire de bon cœur. Malgré tout, le temps me paraissait atrocement long.

Ceci se passait dans la matinée. L'après-midi, j'allai faire une visite au révérend monsieur Morin et lui rendre des livres que je lui avais empruntés. La conversation roula principalement sur l'histoire et la polémique religieuse. Je pense qu'il est inutile de faire observer ici que je me sentais fort mal à l'aise pendant tout ce dialogue. Le rôle de trompeur est plus difficile à jouer qu'on ne pense. Cependant je faisais mon possible pour cacher mon trouble, afin de ne pas éveiller de soupçons. Mais qu'il m'en coûtait d'être ainsi obligé de dissimuler devant un homme généreux qui ne m'avait jamais fait que du bien!

Je suis loin d'être flatteur par tempérament et par habitude. Je puis dire cependant, tout en restant strictement dans le vrai, que je n'ai jamais rencontré dans ma vie un ami aussi sûr, aussi dévoué, aussi fidèle, que le révérend monsieur Morin. Je ne viens pas faire ici son panégyrique. Sa modestie ne le permettrait pas. Je constate simplement le fait. La parole de Dieu nous dit que l'amour efface beaucoup de péchés. Pour moi, il les efface tous. D'autres peuvent critiquer le digne gendre du père Chiniquy. Dans mon cœur, il n'y a et il n'y aura jamais place que pour la gratitude envers lui. Qu'on me pardonne cette digression. Je reviens à mon récit.

Pendant cette visite, une autre crainte augmentait mon malaise et mon inquiétude. L'archevêque m'avait promis d'envoyer des sœurs après mon départ, pour proposer à ma compagne de prendre soin d'elle et des enfants. La promesse avait été faite le samedi matin. Je devais partir le samedi soir et le lendemain, dimanche, Sa Grandeur venait précisément confirmer dans mon quartier. Or, nous étions au lundi. Il était probable que les sœurs de St-Jean-Baptiste étaient averties depuis la veille. Elles pouvaient venir pendant mon absence, me croyant parti. Alors, me disais-je, si elles viennent, que va-t-il arriver? Si

elles ont le malheur de dire un seul mot de l'affaire, tout est perdu. Je me hâtai de prendre congé pour cette raison et retournai à la maison en courant. Niez encore les pressentiments! Ce que je craignais tant était arrivé. Les sœurs étaient réellement venues chez moi au nombre de deux. Mais celle qui jouait le rôle de supérieure dans cette circonstance s'était montrée très-habile. Elle avait eu soin de commencer par s'enquérir si j'étais absent, etc. On se plaint de la pauvreté de notre diplomatie. Qu'on prenne des sœurs; ce sont les meilleures diplomates du monde. Elles ne le cèdent qu'au clergé qui lui, est sans rival sous ce rapport. Il ne faut donc point s'étonner outre mesure que le vieux Léon XIII ait roulé le prince de Bismarck, qui pourtant était un roué. C'est que la diplomatie cléricale a une profondeur que les laïques n'atteindront jamais. C'est quelque chose de particulier qu'il est impossible de saisir, encore plus de définir, mais qu'on sent très-bien.

Je croyais connaître les sœurs; je me trompais. Mes craintes antérieures prouvent que je ne les connaissais pas. Elles se tirèrent donc à merveille de ce mauvais pas. On les a blâmées. Je n'en vois pas trop la raison, franchement, car dans leur position elles ne pouvaient guère faire que ce qu'elles firent. J'excepte toutefois le petit mensonge auquel elles crurent pouvoir recourir, car il n'est jamais permis de mentir.

Si les sœurs s'étaient habillement tirées d'affaire, elles me laissèrent passablement embarrassé. Il fallait donner des explications. "Que signifiait cette visite? Pourquoi les sœurs étaient-elles venues?" J'essayai de rassurer ma compagne de mon mieux, mais je l'avoue, j'eus beaucoup de peine à chasser ses soupçons et n'y parvins jamais complètement. "Il y a quelque chose là-dessous, insistait-elle. Je n'ai point confiance; *elles* ne sont point venues ici pour rien." Ces blocs enfarinés ne lui disaient rien qui

vaille. Enfin, à force de restrictions mentales, je parvins à la tranquilliser, mais ce ne fut pas sans peine.

Dans son quatrième livre de l'*Eneïde*, Virgile parlant de Didon écrit cette expression admirable: "*Sed quis fallere possit amantem?*—Mais qui peut tromper une amante?" Rien n'est aussi clairvoyant que l'amour, parce qu'il a toujours peur de perdre l'objet aimé. Si dans cette circonstance, je fus plus heureux qu'Enée, je suis loin de m'en faire gloire, car franchement il n'y a pas lieu de se glorifier d'une victoire odieuse. Je dirai simplement pour ne rien cacher, que je commençais à en avoir assez de mon rôle de fourbe. Je crois qu'il en coûte moins d'affronter une batterie de canons que de tromper sciemment une femme qui vous aime et qui a confiance en vous.

Oh! je le sais, les sophismes ne manquent point pour s'excuser à ses propres yeux. "C'est la volonté de Dieu manifestée par l'église.... Il s'agit de votre salut éternel et non-seulement du vôtre, mais de celui de la personne même que vous aimez. L'amour de Dieu, la gloire de l'église, la charité envers le prochain vous commandent donc d'agir de la sorte, etc." Tout cela est très-bien, mais vous admettrez aussi, je suppose, que les lois de Dieu sont supérieures à celles de l'église. Or, Dieu n'a-t-il pas dit: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul?"—"L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme." Pourquoi donc voulez-vous changer cet ordre de choses établi par le Créateur lui-même et fondé sur la nature? Pourquoi lorsque Dieu dit: "Vous quitterez tout pour suivre votre femme," répondez-vous: "Vous quitterez votre femme pour suivre les commandements de l'église?" Qui vous a donné le droit de fausser ainsi la dispensation divine? Les apôtres n'ont rien changé à l'héritage légué par le Maître en montant au ciel. Prétendriez-vous donc avoir plus de pouvoir qu'eux? Ils ont respecté les liens sacrés du sang et vous, vous voulez les

briser! Je veux être accommodant. J'admets que votre église ne veuille pas de prêtres mariés. C'est déjà très-étrange, mais passe pour l'amour de l'argument,—*for the argument's sake*,—comme disent nos voisins d'Outre-Manche. Ne pourrait-elle pas prendre un moyen terme et tenir à ses candidats à la prêtrise le language suivant: "Mes amis, vous voulez vous consacrer au service des autels. C'est une carrière honorable entre toutes. Cependant prenez garde d'être séduits par le côté brillant de la chose. Rappelez-vous bien que tant que vous exercerez ce ministère sacré, les joies de la famille vous seront refusées. Que si plus tard, vous reconnaissiez que vous vous êtes trompés sur votre vocation, la conduite à suivre est bien simple. Informez votre évêque de votre détermination de rentrer dans le monde. Il vous donnera l'autorisation nécessaire et tout sera pour le mieux. Alors vous pourrez vous marier et devenir un honnête père de famille." De cette façon, l'église compterait un mauvais prêtre de moins et un bon chrétien de plus. Elle éviterait tant de scandales qui jettent le discrédit sur ses ministres, sa doctrine et sa morale. Et cependant ce mot, elle ne le prononcera jamais, car ce serait le coup de mort donné au recrutement de ses ministres. Il ne reste donc que le premier moyen, à savoir le mariage des prêtres, mais elle l'a en horreur. C'est que le célibat fait des prêtres autant de soldats prêts à combattre et à mourir pour elle et le pouvoir lui est trop cher pour qu'elle se prive volontairement de cette milice armée pour sa gloire et sa défense.—Ces dernières réflexions ne me venaient point alors à l'esprit. Seules les premières faisaient quelques impressions sur mon âme.

Enfin, le moment de partir arriva. Miséricorde! Quel déchirement de cœur que cette séparation qui, dans ma pensée, devait être éternelle. On m'avait dit: "Il est impossible que vous revoyiez jamais vos enfants, il ne faut

pas même qu'ils sachent que vous êtes leur père." Je devais donner une leçon à cinq heures. Je résolus de le faire comme de coutume. Cela me permettait de détourner les soupçons et d'en finir plus vite avec une situation terrible. Encore fus-je obligé de partir sans embrasser mes chers enfants plus fort que d'habitude, de peur que ces baisers passionnés ne parussent extraordinaires, car rien ne semblait les légitimer dans un pareil moment. Arrivé à la porte de sortie, je me retournai pour jeter un dernier regard sur ces êtres chéris que je ne devais plus revoir. Je compris seulement alors toute la force de l'amour paternel. Je n'aurais jamais cru auparavant qu'on pût s'attacher autant à ces gentils petits êtres. Hélas! je devais en faire une plus triste expérience par la suite. Bien des fois lorsque j'étais prêtre j'avais eu à faire l'enterrement de petits enfants. Dans les commencements, la vue d'un père et d'une mère pleurant sur le cercueil et la tombe de leur dernier-né me faisait un certain effet, mais à la fin je n'en faisais plus de cas. On a bien raison de dire que l'habitude est une seconde nature. J'ignorais alors ce que c'est d'être père. Depuis il m'est arrivé à moi aussi de perdre mon dernier-né, mon cher petit Henri, et j'ai réalisé le vide que fait dans un cœur paternel la perte d'un enfant chéri. Il faut que le péché soit une bien vilaine chose, puisque Dieu l'a puni par la mort qui nous enlève ce que nous avons de plus cher au monde. *Siccine separat amicos amara mors?* Est-ce ainsi, ô mort amère, que tu sépares les amis?

De mes enfants, mes regards tombèrent sur ma compagne qui, suivant son habitude, m'envoyait un baiser avec sa main. "Pauvre malheureuse! me disais-je en moi-même. Elle ne prévoit guère le triste sort qui l'attend." Ainsi est faite la vie. Nous nous réjouissons souvent au moment où les plus grands malheurs vont fondre sur nous. Ce sourire me donnait envie de pleurer. Les larmes

et les sanglots m'auraient moins ému. Combien alors je maudis ma triste destinée! Mais j'avais promis et je me croyais engagé par ma promesse. J'avais reçu l'argent nécessaire pour payer mes dettes et faire le voyage. J'en avais dépensé une partie; je n'osais plus reculer. Il me semblait que mon honneur était engagé dans l'affaire. Je quittai donc le toit conjugal, la mort dans l'âme, mais résolu d'aller jusqu'au bout.

J'allai donner ma leçon. Comment enseignai-je ce soir-là? Dieu seul le sait. Je crois que la mère de mon élève a depuis remis à ma compagne le prix de cette dernière leçon. Je me demande en conscience si cet argent était véritablement dû. La leçon finie, je me dirigeai vers le magasin de monsieur Rivard. J'avais l'intention de le prier de vouloir bien avertir chez-moi que je ne retournerais pas ce soir-là, donnant un prétexte quelconque pour justifier mon absence. Malheureusement je suis d'une maladresse insigne quand il s'agit de mentir. Quand il me fallut trouver le fameux prétexte, j'eus beau me creuser la tête, je n'arrivai à rien de bon. Mais raisons étaient toutes plus invraisemblables les unes que les autres.

Pendant ce temps, j'étais arrivé à la porte du magasin. J'entrai et de peur de me trahir je demandai seulement des timbres-poste. Je restai à causer un instant avec monsieur Rivard, puis je sortis comme si de rien n'était et me dirigeai directement vers la gare du Windsor pour y prendre le train de 7 heures 35. Ceux de mes amis qui m'auraient observé dans la rue en ce moment, auraient certainement pu deviner qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire. Je devais avoir une figure de déterré, marchant la tête basse, absorbé dans mes pensées et me demandant: "Irai-je ou n'irai-je pas? Partirai-je ou ne partirai-je pas?" Vingt fois je fus sur le point de me détourner et vingt fois le respect humain me retint. Le combat fut terrible et la lutte violente. A la fin j'y mis

un terme en me disant à moi-même: "Bah! le vin est tiré, il faut le boire. Je suis désormais trop avancé pour reculer. En avant donc et à la grâce de Dieu." Et de peur de succomber à ce que je regardais comme une tentation du démon et qui n'était que la voix de la nature, je résolus de ne plus penser à cette affaire et je pressai le pas. Arrivé à la gare, je prends mon billet, envoie un télégramme à madame Martin, — télégramme qui, entre parenthèse, n'arriva jamais à destination, — et monte en wagon. Bientôt le signal est donné: la cloche sonne, la vapeur siffle, le train s'ébranle lentement. Je suis parti pour tout de bon. Laissons la locomotive faire son œuvre et revenons un peu en arrière pour analyser brièvement les causes de ce départ précipité. Ce sera le sujet et la matière du chapître suivant.

CHAPITRE II.

CAUSES DE MON DÉPART.

La première pensée de retourner à l'église romaine me vint aux Etats-Unis, l'année dernière. Sur les instances pressantes du missionnaire général des congrégationalistes, je m'étais rendu dans la Nouvelle-Angleterre pour travailler à l'œuvre des missions françaises. Je ne suis ni plus difficile ni plus exigeant qu'un autre. Cependant le spectacle dont je fus témoin me dégoûta profondément. Les pasteurs français des différentes dénominations, étaient continuellement à se chanter pouilles et à s'accuser à qui mieux mieux.* Par ailleurs, ils m'avaient l'air de travailler beaucoup plus à se voler leurs ouailles les uns aux autres qu'à convertir les pauvres catholiques. Cette conduite antichrétienne me paraissait manquer de charité et de dignité. J'ai vécu dans l'intimité du clergé catholique. Je sais que les prêtres de Rome se traitent parfois assez cavalièrement entre eux. Mais au moins devant le public ils sauvent les apparences.

On avait beau me dire: "Que voulez-vous? ce sont là les tristes fruits de la nature humaine corrompue par le

---

* Nous croyons que monsieur Martin fait erreur ici. Les bisbilles dont il parle n'ont eu lieu qu'entre le missionnaire général des congrégationalistes et nos amis baptistes. Des pasteurs et missionnaires méthodistes français il n'y a eu que le rédacteur du FIDÈLE MESSAGER qui a eu quelques démêlés avec le missionnaire général des congrégationalistes, *et avec lui seulement*, et s'il a publié ce qu'il connaissait sur la conduite arbitraire et despotique de ce monsieur, ce n'était que pour montrer au public que monsieur Martin n'avait pas tout-à-fait tort de se plaindre de lui.—NOTE DE L'ÉDITEUR.

péché. La perfection n'est point de ce monde. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même: "Il est nécessaire qu'il arrive des scandales." Partout où il y a de l'homme, il y a de l'*hommerie*, suivant une expression célèbre et pittoresque." Tout cela est vrai jusqu'à un certain point, mais il est également vrai que l'on doit travailler à faire disparaître ces misères inhérentes à la nature humaine. Autrement à quoi sert l'Evangile? Où est la supériorité du protestantisme sur le catholicisme? A quoi bon quitter le dernier si l'on trouve les mêmes abus dans le premier?

D'ailleurs que signifie la régénération spirituelle sinon la disparition du vieil homme avec ses convoitises pour faire place à un homme nouveau plein de douceur et de charité? Comment après cela ces orgueilleux osent-ils dire qu'ils ont trouvé Christ? Ce Christ qui a dit: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur?" Que doivent penser les chrétiens et les néophytes qui voient des pasteurs se conduire de cette façon scandaleuse? Ceux-ci ne jouent-ils pas la comédie lorsqu'ils viennent nous dire en chaire: "Mes frères, aimez-vous les uns les autres?" Ils devraient au moins ajouter les paroles que Jésus-Christ appliquait aux Pharisiens: "Faites comme je vous dis et non pas comme je fais." Travailler à l'œuvre de l'évangélisation dans ces conditions, c'est gaspiller le temps et l'argent et abuser de la bonne foi et de la générosité des chrétiens anglais qui soutiennent ces missions.

Ainsi raisonnais-je et ce raisonnement prouve que je ne m'étais pas encore assez débarrassé des idées romaines qui font identifier la religion avec ses ministres. Cette idée fausse a sa raison d'être dans l'église de Rome où le prêtre est tout. Il n'en est pas ainsi dans le protestantisme et c'est ici qu'éclate sa supériorité. Le chrétien évangélique n'est enchaîné ni à Luther, ni à Calvin, ni à son pasteur. Il n'est solidaire que de la Parole de Dieu, car c'est elle seule qui est sa règle de foi. Ces choses me

paraissent claires aujourd'hui, mais alors il n'en était pas ainsi.

La conduite du missionnaire général à mon égard acheva de me décourager. Ce n'est pas ici le moment de récriminer. Je n'écris point pour accuser ou me venger, mais simplement dans l'espoir d'être utile à quelques nouveaux convertis qui, comme moi, pourraient, à un moment donné, être travaillés par des doutes cruels. Je ne reviendrai donc point sur les incidents pénibles qui accompagnèrent mes démêlés avec le révérend T. G. A. Côté. Laissons le passé dormir en paix et ne gardons point rancune. Si à l'époque, j'ai publié des lettres assez vives dans le FIDÈLE MESSAGER, c'est que mon honneur et ma réputation étaient en cause.

Maintenant toute personne tant soit peu intelligente comprendra parfaitement quel effet dut produire sur mes idées cette conduite despotique du missionnaire général. Je ne lui refusais pas le droit de me congédier si mes services ne lui étaient pas agréables, mais encore faut-il y mettre les formes. "Serais-je donc tombé de Charybde en Scylla?" me disais-je; et tout le monde se fût posé la même question. Oui, je le demande à ceux qui m'ont le plus blâmé; qu'auraient-ils pensé et qu'auraient-ils fait à ma place dans cette occasion? Leurs réflexions eussent-elles été bien gaies s'ils s'étaient vus jetés sur la rue avec une femme et un enfant, sans ressources et dans un pays étranger?

N'y a-t-il pas là de quoi tuer la foi la plus robuste? Et n'est-il pas naturel qu'un nouveau converti maltraité de cette façon en vienne à se demander si ce n'est pas là une punition de Dieu pour avoir abandonné la foi de son enfance? Et s'il se décourage, si abreuvé de dégoûts, d'amertumes, il en vient à désespérer de l'avenir, on lui jette l'injure à la face! En bonne conscience, cela est-il charitable? cela est-il chrétien? Mais la plupart des gens ne se

donnent pas la peine de réfléchir. Ils blâment à tort et à travers sans égard pour la vérité et la justice.

Ce fut le 13 novembre que je fus jeté sur la rue avec ma femme et mon enfant, c'est-à-dire, il y a aujourd'hui un an jour pour jour. Il faisait un temps affreux. Une pluie fine et serrée vous trempait jusqu'aux os. Que faire? Où aller? Je connaissais bien peu de monde à Worcester. Voudrait-on me recevoir? Quelles explications apporter dans ce moment critique? Qu'allait-on penser? Sans doute on ne me croirait pas. J'aurais beau protester de mon innocence, on ne manquerait pas sinon de dire au moins de penser: "Il y a quelque chose là-dessous." Notre malheureuse nature humaine nous porte à croire toujours plutôt le mal que le bien. D'ailleurs comment penser qu'un homme revêtu d'un caractère officiel eût agi avec une pareille légèreté et un pareil sans-gêne? Il faut avoir passé par ces épreuves pour comprendre ce que je souffris alors. Dieu seul le sait. A la fin, je me décidai à demander l'hospitalité au révérend monsieur Aubin, pasteur de la mission baptiste à Worcester. Je savais qu'il n'était pas en très-bons termes avec le missionnaire général des congrégationalistes et le proverbe dit: "Les ennemis de nos ennemis sont nos amis." D'ailleurs, me disais-je, en moi-même, s'il n'a pas pitié de moi, du moins aura-t-il pitié d'une femme et d'un enfant innocents. J'allai donc frapper à sa porte. Il était absent, mais madame Aubin nous reçut avec une cordialité que je n'oublierai jamais et dont je lui garderai une reconnaissance éternelle.

Il me fallut revenir au Canada. Mais ici, mêmes réflexions, mêmes transes et mêmes inquiétudes. Quelles raisons donner pour expliquer et justifier mon retour précipité? Je connaissais bien la grandeur d'âme du père Chiniquy et de son digne gendre, monsieur Morin, mais le cas paraissait si singulier et si invraisemblable! Cepen-

dant sans eux, je ne pouvais rien faire. J'étais réduit à mendier avec ma famille. Ces réflexions m'obsédèrent tout le long de la route et si mes cheveux n'ont pas blanchi pendant cette nuit terrible, c'est qu'ils sont blonds de naissance. Enfin je finis par là où j'aurais dû commencer. Je remis le soin de mon affaire entre les mains de la divine Providence. Je ne crois pas que j'aie jamais prié de si bon cœur. Le malheur a cela de bon qu'il nous ramène à Dieu. Que la prière est douce chose! C'est une véritable rosée qui vient rafraîchir l'âme desséchée par les vents brûlants de l'affliction. Après avoir ainsi remis ma cause entre les mains de Celui qui a dit: "Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués et je vous soulagerai," je fus plus calme. "Fais ce que dois, advienne que pourra." Je résolus d'exposer franchement toute l'affaire telle qu'elle s'était passée. Je comptais sur la Providence pour le reste et ne comptai pas en vain. Mon ami, avec sa générosité ordinaire, ne vit en moi qu'un pauvre malheureux désespéré, me reçut à bras ouverts et me fournit les moyens de pourvoir aux besoins les plus pressants de ma famille. De son côté, le père Chiniquy ne m'abandonna point. Il fut pour moi un vrai père dans ces tristes circonstances. Le Dieu protecteur de l'innocence avait suscité ces deux généreux sauveurs. Mais supposez que je n'eusse point trouvé ces deux charitables bienfaiteurs, que serais-je devenu? Que serait devenue ma famille? Nous étions réduits à mendier notre pain. Qui ne se serait livré au désespoir, tourmenté par une pareille perspective? Qui n'eût été porté à voir là un châtiment divin, d'autant plus qu'on m'avait enseigné autrefois que les prêtres apostats ne réussissent jamais, mais qu'ils sont punis dès cette vie en attendant d'être châtiés pendant toute l'éternité dans l'autre. Ces châtiments, ajoutait-on, sont cependant une preuve que Dieu n'a pas encore complètement abandonné le malheureux qu'il frappe. Il le châtie pour le

faire revenir à lui et à la sainte église catholique. Naturellement je me faisais l'application de ces paroles et j'en concluais que Dieu voulait me retirer de l'abîme où je m'étais plongé.

Je recommençai à donner des leçons de français et passai ainsi l'hiver gagnant ma vie tant bien que mal. Il est certain que sans la généreuse assistance du père Chiniquy, je n'aurais jamais pu nouer les deux bouts. Qu'il me permette de lui en témoigner ici publiquement toute ma reconnaissance. Le printemps arrive! point de position en perspective. Qu'allais-je faire pendant l'été? Il ne fallait point compter sur les leçons, car d'ordinaire les élèves fondent avec les neiges. Je le savais par expérience. L'année précédente j'avais complètement manqué d'ouvrage pendant l'été et je n'avais été sauvé de la misère que grâce à la générosité des deux mêmes bienfaiteurs dont j'ai parlé plus haut. Je n'éprouve aucune difficulté à l'avouer: pauvreté n'est pas vice, et lorsqu'on a fait tout son possible pour trouver du travail, l'on a rien à se reprocher. Je tremblais de me trouver dans le même embarras. Il est vrai que le père Chiniquy m'avait offert vingt piastres par mois pour donner deux conférences au Russel Hall. Mais j'avais honte d'être ainsi toujours à charge à ce cher père. "Hé quoi! me disais-je, à la fleur de l'âge, ne pas être capable de soutenir sa famille. A trente ans, être à la charge d'un vieillard de quatre-vingts ans! Les rôles ne sont-ils pas intervertis? A quoi donc me sert-il d'avoir tant étudié pendant ma jeunesse? Ah! que n'ai-je plutôt appris un métier. Cela me serait plus profitable aujourd'hui." De là l'ennui de la vie et le désir de mettre fin à cette position intolérable.

Enfin la dernière raison est une conséquence de la précédente. Etant présent, j'étais le soutien naturel de ma famille. Le soin de pourvoir à ses besoins retombait sur moi et que je fusse capable ou non de suffire à cette tâche,

le monde s'en inquiétait fort peu. Je partais, tout changeait de face. Une foule de personnes indifférentes auparavant s'intéresseraient maintenant au sort d'une veuve et de deux orphelins. Je n'avais donc aucune inquiétude de ce côté. Bien plus, ma famille ne pouvait que gagner à mon départ. Car, me disais-je, ou ma compagne acceptera les offres de l'archevêque et alors son avenir est assuré, ou elle restera protestante et les secours ne lui manqueront pas. De toute façon, partir, c'est lui rendre service. Ajoutez à cela que j'étais usé par la maladie et vous comprendrez mieux encore mon désespoir et mon découragement.

Il n'est pas inutile de faire remarquer aussi que je suis né en Bretagne, c'est-à-dire dans un pays essentiellement catholique. J'ai sucé la foi romaine avec le lait de ma mère. Le romanisme est devenu mon élément naturel. J'y ai grandi comme le poisson grandit dans l'eau. On me l'a infiltré par tous les pores et il est devenu chez moi comme une seconde nature. Dans ces conditions, l'on comprendra qu'il est difficile de s'en défaire complètement du premier coup. C'est comme si l'on demandait à un homme de quitter sa peau sans souffrance et sans douleur. Le souvenir du passé revient à la mémoire. "Tu étais si heureux alors, se dit-on, tu n'avais pas de soucis, etc." Les protestants de naissance ne sauraient avoir une idée de ces luttes. Il faut y avoir passé pour s'en faire une représentation exacte.

Telles sont les véritables causes de mon départ. Mon parti une fois pris d'une façon irrévocable, j'écrivis ma première lettre au cardinal-archevêque de Québec. Huit jours se passèrent: point de réponse. J'envoyai alors une seconde lettre pour demander respectueusement la raison de ce silence inquiétant. Cette fois le cardinal me répondit en me disant que j'avais mal interprété son retard à me répondre, qu'il avait écrit à l'archevêque de Montréal à

mon sujet, etc. Il terminait en disant: "Allez voir monseigneur de Montréal; il est bon, il fera tout en son pouvoir pour vous aider." Cependant je n'osais aller voir l'archevêque sans une invitation spéciale de sa part. Précisément je reçus de monseigneur Fabre un mot de billet par leqnel il m'informait qu'il serait content de me recevoir à l'évêché. J'allai le voir pour la première fois le mercredi 30 avril. Il me reçut à bras ouverts comme un père reçoit son enfant égaré et prodigue. Je fus profondément touché de cette réception, je l'avoue, et elle contribua puissamment à me confirmer dans mon dessein de rentrer dans le sein de l'église romaine. Eussé-je été mal reçu, il est probable que je ne fusse pas parti. Nouvelle preuve du pouvoir de la douceur sur le cœur humain. Je vis l'archevêque une seconde fois, le samedi 3 mai et dans cette seconde entrevue nous réglâmes tout pour mon départ, qui s'effectua comme je l'ai raconté plus haut dans le premier chapitre. On a beaucoup blâmé l'archevêque de la part qu'il avait prise dans cette affaire. Je crois qu'on a eu tort car il ne pouvait agir autrement. Quels que fussent ses sentiments comme homme, il avait les mains liées comme évêque. Pour lui, j'étais un apostat et un concubinaire sacrilège en train de me perdre et d'en perdre d'autres. La charité lui commandait de faire tout en son pouvoir pour me tirer de cet abîme de perdition. Les protestants de naissance n'ont pas une idée de la doctrine romaine. Dans l'église de Rome, il faut laisser de côté toute opinion personnelle sous peine de damnation éternelle. Suivant un mot célèbre, il faut se soumettre ou se démettre. Il n'y a pas de milieu. Ce principe posé (et il est hors de doute) il est facile d'expliquer la conduite du cardinal et de l'archevêque. Et maintenant je reprends le fil de ma narration pour ne plus l'abandonner.

CHAPITRE III.

DANS LE TRAIN.

C'en était donc fait. J'étais parti pour tout de bon. Le sacrifice était consommé. La lutte avait été terrible et le calice m'avait paru bien amer. Hélas! je n'avais encore fait que l'effleurer et je devais le boire jusqu'à la lie.

A peine le train s'était-il mis en marche qu'il me sembla que la meilleure partie de moi-même restait à Montréal. Je me trouvais à peu près seul dans mon wagon. Je pus donc réfléchir en toute liberté sur ma triste position et je profitai largement de l'occasion. Il m'est impossible de donner ici une analyse exacte de mes sentiments et de mes impressions du moment. Il y a de ces choses qu'on sent, mais qu'il est impossible de peindre au vif. Mille pensées confuses venaient à chaque instant agiter et bouleverser mon esprit. Au milieu de ce tourbillon d'idées contraires, je me surprenais parfois à m'étonner de la singulière rapidité avec laquelle s'étaient accomplis tant d'événements extraordinaires. Sans doute comme je l'ai dit, depuis longtemps j'avais des velléités de partir. Mais quinze jours seulement s'étaient écoulés entre ma première lettre au Cardinal et mon départ. Avec quelle rapidité j'avais pris une décision si grave! N'étais-je point allé trop vite? Ne me repentirais-je pas un jour de cette précipitation? Toutes questions qu'il m'était impossible de résoudre et auxquelles l'avenir seul devait donner une réponse satisfaisante. Cependant je tâchais de récapituler dans ma mémoire les motifs et les circon-

stances qui m'avaient amené à faire ce pas décisif. Mais j'étais trop surexcité et trop ému. Il m'était impossible de lier ensemble deux idées et de faire le moindre raisonnement logique. Je ne pensais qu'à une chose: c'est que je ne devais plus jamais revoir les êtres si chers que je laissais à Montréal. Plein de cette triste pensée, le regard perdu dans le vague, je contemplais mélancoliquement les maisons fuyant devant mes yeux avec la rapidité de l'éclair.

C'était le 5 mai, comme je l'ai dit plus haut. Ce jour est célèbre dans les annales de la France, puisque c'est à pareil jour, en 1821, que Napoléon remit sa grande âme entre les mains de son Créateur. Je ne pus m'empêcher d'être frappé de cette coïncidence étrange. C'était pour moi aussi la mort à ma famille, la mort au monde. Hélas! me disais-je, qu'est-ce donc que la vie et la gloire humaines? Tout cela ne semble-t-il pas une prodigieuse ironie? Ah! l'Ecclésiaste avait bien raison de dire: "Vanité des vanités et tout n'est que vanité." Le 5 mai, 1805, Napoléon assistait en triomphateur à une représentation de la bataille fameuse de Marengo, dans les mêmes plaines où elle s'était livrée cinq ans auparavant. Il était alors à la force de l'âge et à l'apogée de la gloire humaine. Il jetait un coup d'œil hardi sur le futur et semblait dire: "L'avenir est à moi; l'avenir m'appartient." Nouvelle preuve, comme l'a si bien dit notre grand poète national, Victor Hugo, que l'avenir est à Dieu seul. L'avenir pour le grand capitaine, c'était sans doute Austerlitz, mais c'était aussi Waterloo et Sainte-Hélène. L'avenir, c'était la captivité et la mort sur un rocher solitaire, entre les mains de ces mêmes Anglais qu'il haïssait tant. Tout cela ne paraissait guère probable en 1805 et cependant tout cela devait arriver par une cruelle ironie de la fortune qui jusque-là n'avait fait que lui sourire. C'est bien le moment de s'écrier avec

Bossuet: "O mortels ignorants de leur destinée." Je pars en exil, moi aussi pour accomplir un devoir sacré et croyant fermement qu'il y va de mon salut. Qui sait quel sort m'est réservé? Qui sait ce qui m'attend dans cette Trappe où je vais me renfermer? Peut-être des remords, des épreuves et des déceptions sans nombre. Et après mon séjour à la Trappe, que deviendrai-je? Dieu seul le sait et peut-être vaut-il mieux que je n'en sache rien à présent.

Cependant le temps passait rapidement. Neuf heures. C'est l'heure, me disais-je, où l'on couche les enfants. Et je voyais ces pauvres petits s'endormant en souriant. Chers anges, ils ne se doutent guère de la perte qu'ils ont faite. Plus tard ils sauront toute la vérité, mais ils l'apprendront toujours trop tôt. Cette pensée me faisait beaucoup souffrir. Bien des fois dans le passé, j'avais été témoin de ce même spectacle déchirant. J'avais assisté à l'agonie de pauvres pères ou de pauvres mères de famille et j'avais vu de petits innocents sourire auprès du cadavre glacé des auteurs de leurs jours. Je ne connais pas au monde de spectacle aussi triste. Les cris, les pleurs, les gémissements ne m'ont jamais fait autant d'effet. Et mes enfants à moi allaient se trouver dans le même cas. Pour eux aussi, leur père était mort, quoique plein de vie. Ils ne devaient plus jamais le revoir. Il ne fallait pas même qu'ils le connussent. Son nom devait être un opprobre pour eux aussi aux yeux des catholiques.

Dix heures. C'était l'heure où j'avais l'habitude de rentrer. Je pensais à ma compagne. Avait-elle reçu mon télégramme? Si non, quelle inquiétude! Et supposant même qu'elle l'ait reçu, elle sera inquiète quand même, car elle n'y comprendra rien. Elle se demandera ce que cela signifie et elle ne fermera point l'œil de la nuit. Chose curieuse! Je me faisais un scrupule de lui infliger ce supplice inutile. Ce n'était rien en comparaison du reste,

mais ce reste, je le croyais nécessaire. Je me rappelais que dans mon enfance lorsque mon père tardait à revenir de son travail, ma mère et moi nous allions au-devant de lui quelquefois un mille sur la route. Souvent nous nous accroupissions derrière un buisson, l'oreille au guet. Entendions-nous marcher? Le cœur nous battait bien fort dans la poitrine. Si ce n'était pas lui! S'il lui était arrivé quelque accident! Il faut si peu de chose et un malheur est si vite fait. C'est ainsi que je me figurais ma compagne assise sur le balcon, prêtant l'oreille pour entendre les pas de celui qui ne devait plus revenir, croyant à chaque instant que c'est *lui* et étant constamment déçue dans son attente. Je ne m'étais point trompé dans mes conjectures et j'ai appris depuis que les choses s'étaient exactement passées comme je l'avais prévu.

Telles étaient les tristes réflexions qui m'assaillaient de toutes parts. De temps à autre, le train s'arrêtait pour permettre à quelques voyageurs de descendre ou de monter. Ces arrêts momentanés faisaient un peu diversion à mes sombres pensées. Le temps s'était remis à la pluie et on l'entendait frapper contre les vitres du wagon. Parmi mes compagnons en petit nombre, les uns fumaient, les autres chantaient, quelques-uns dormaient. Quant à moi, je songeais, "car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?" J'avais les yeux constamment fixés sur ma montre. Ce malheureux télégramme me tracassait. Je regrettais de n'avoir pas laissé une lettre de préférence. J'avais des pressentiments que ma dépêche resterait en route. L'employé du télégraphe m'avait paru si bouché et si rébarbatif. Il n'avait pas même l'air de savoir qu'il y eût une rue Sanguinet à Montréal. Il est probable, me disais-je, qu'après mon départ il aura pris un *directory* et expédié le télégramme à une madame Martin quelconque. Il y en a bien une centaine à Montréal. Les choses se passèrent exactement de la sorte et la dépêche ne parvint

jamais à sa destination, mais fut envoyée à une autre madame Martin qui faillit tomber à la renverse en lisant que son mari était parti pour un petit voyage!

Combien de fois pendant cette triste nuit j'élevai mes regards vers le ciel, demandant du secours à Celui qui soulage ceux qui sont fatigués et chargés. Dans ma folie, je me disais: Tu souffres, mais tu l'as mérité. Tu as trahi ton devoir, tu as foulé aux pieds tes vœux, tu as traîné ton caractère sacerdotal dans la boue. C'est là ta punition. Puissent tes souffrances te mériter ton pardon. On t'avait prévenu, tu n'as pas voulu croire, tu as méprisé tous les conseils pour faire à ta tête, tant pis pour toi. Tu vois aujourd'hui la vérité de ce qu'on t'avait dit. Et j'offrais à Dieu mes souffrances présentes en expiation de mes fautes suivant la doctrine romaine.

Quelquefois certains doutes me revenaient. "Est-il possible, me disais-je, que ces prêtres qui commettent tant de péchés eux-mêmes aient seuls la véritable notion du péché, du vice et de la vertu, du bien et du mal? Cependant ces ministres protestants qui approuvaient ma conduite sont sincères. Autrefois je n'aurais pas cru à leur sincérité, mais aujourd'hui que je les connais, je suis obligé d'y ajouter foi. De même je connais assez intimement le père Chiniquy pour savoir qu'il n'essaie pas d'en imposer, mais que ses paroles sont l'expression de sa pensée. Ainsi donc tous se tromperaient, tous seraient dans l'erreur!... Pauvre père Chiniquy! voilà donc la récompense des sacrifices qu'il a faits pour moi!" A cette pensée, je sentais les larmes me venir aux yeux, car après ma famille, ce que j'aimais le mieux au monde, c'était, sans contredit, le père Chiniquy.

Cependant le train continuait sa marche précipitée, image du temps qui emporte avec une rapidité vertigineuse les fragiles humains vers la mort. Les uns descendent plus tôt, les autres plus tard, mais tous finissent par arriver

au terminus, c'est-à-dire à la tombe. Passé Sherbrooke, la voie ferrée traverse des forêts interminables. Rien de plus triste que l'aspect de ces bois à ce temps de l'année. On était alors au commencement du printemps, mais la végétation ne se faisait pas encore sentir dans ces contrées. Les arbres étaient complètement nus. Un grand nombre avaient été brisés par les terribles vents d'hiver et leurs troncs gisaient à demi-pourris au milieu de marais inabordables. Çà et là apparaissaient des monceaux de neige et des blocs de glace qui n'avaient pas encore eu le temps de fondre. Partout des torrents impétueux provenant de la fonte des neiges et des glaces. Cette tristesse de la nature, ce pays nu et sans poésie n'était-il pas une image fidèle de mon existence qui, elle aussi, avait perdu sa poésie et ses charmes?

Enfin nous arrivons à Truro, dans la Nouvelle-Ecosse. Il était alors dix heures et demie du soir. J'étais brisé de fatigue et n'avais rien pris depuis la veille. Je me fis conduire à un hôtel situé juste en face de la gare du Pacifique. J'avais encore plus besoin de sommeil que d'aliments. Je demandai donc un lit et me couchai immédiatement après avoir murmuré pour toute prière: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*—"Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains," et je m'endormis presque aussitôt. Je suis assez dur à la fatigue, mais je ne saurais me passer de sommeil. Une seule nuit d'insomnie me donne un air de déterré. Or, comme je l'ai déjà dit, la veille je n'avais pu fermer l'œil.

Le lendemain, dès cinq heures du matin j'étais debout. Justement devant ma chambre se trouvait une galerie courant tout le long de la façade de la maison. J'en profitai pour m'y promener et tâcher de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je voulais voir clair dans ma situation, mais c'était la bouteille à l'encre et malgré tous mes efforts, je ne pus aboutir à rien. A ce moment la pensée

de l'abbé C. . . qui avait également quitté sa femme et ses enfants me revint à l'esprit. Je l'avais blâmé très-vertement lorsqu'on m'avait raconté son histoire. J'avais dit, et j'étais sincère alors: "Non, ce n'est pas un homme celui qui agit de la sorte." Il ne faut jamais mépriser les autres ni dire: "Fontaine, je ne boirai pas de ton eau," car voilà que j'avais fait précisément comme lui. Si cependant je m'étais trompé! Si j'avais pris la fiction pour la réalité, l'ombre pour la proie! Qu'était-il devenu, cet ancien prêtre retourné à l'église romaine? Avait-il trouvé la paix de l'âme et le repos de la conscience? Comment l'avait-on traité? N'avait-il point éprouvé de regrets de sa démarche décisive? Que j'aurais aimé à le voir pour lui poser toutes ces questions! Heureux celui qui n'a jamais connu le doute et qui n'a jamais éprouvé ces terribles angoisses d'une âme qui cherche avidement la vérité et qui ne sait où la trouver!

Je tâchais de tranquilliser ma conscience en essayant de me démontrer la divinité de l'église romaine et à bout d'arguments, je finissais par m'écrier: "Bah! au diable les raisonnements et les raisonneurs! Je veux avoir la foi du charbonnier et croire tout ce que l'église enseigne. C'est le meilleur moyen de couper court à tous mes doutes. Si elle me trompe, elle seule en sera responsable et tant pis pour elle. Quant à moi, j'aurai au moins le mérite de l'obéissance." Ainsi raisonnais-je et ainsi raisonnent tous les catholiques romains, oubliant que le salut est une affaire absolument personnelle et que là surtout, "chacun pour soi." Si je vois la vérité et que je la méprise, j'en répondrai un jour devant Dieu et personne ne me tirera de là.

Avoir la foi du charbonnier, c'est facile à dire, mais ne l'a pas qui veut. Les gens ignorants peuvent s'en contenter et autrefois peut-être l'aurais-je fait moi-même. Aujourd'hui cela m'est impossible. Autrefois je ne connaissais qu'une cloche et par là même je n'entendais

qu'un son. Aujourd'hui je connais deux cloches et j'entends deux sons et bien souvent lorsque l'une sonne midi l'autre frappe minuit. Avouez qu'il est assez difficile de les accorder.

On a dit que j'étais revenu par peur. Rien n'est plus faux et c'est bien mal me connaître. Rien n'est entêté comme un Breton et la seule pensée qu'on pût m'accuser d'avoir eu peur eût suffi pour me faire rester là. Cette idée ne me vint jamais à l'esprit et la preuve, c'est que j'écrivis mon nom en toutes lettres sur les registres de l'hôtel, où chacun peut le lire si le désir lui en prend.

Le train partait pour Tracadie à dix heures et cinq minutes du matin. J'y pris place, moins abattu que la veille. Le temps s'était mis au beau et la journée était vraiment superbe. La figure collée à la vitre du vasistas, j'enviais le sort des arbres que je voyais défiler devant mes yeux le long de la route. "Ils sont insensibles, me disais-je, ils suivent les lois de leur existence et c'est tout. L'homme seule viole les lois de sa nature. Voici le printemps qui vient. Bientôt ils vont se couvrir de boutons et de feuilles. A l'automne les feuilles tomberont et moi avec elles peut-être. Qui sait? Depuis longtemps, je souffre de la poitrine et les poitrinaires s'en vont avec les feuilles, dit-on. Mais la mort sera la bienvenue; la vie est si plate et si lourde à porter. Je le sens, ma carrière est brisée à jamais. L'avenir n'a plus de sourires pour moi. Il ne faut plus compter sur aucun repos, car toujours désormais des doutes subsisteront dans mon esprit. Le maréchal de Lesdiguières ne voulait pas se marier parce que, disait-il, la vie ne vaut pas la peine de la donner à d'autres. Il avait raison et ne fût-ce que ponr cela, l'église romaine fait bien de défendre le mariage à ses prêtres." Pensée égoïste, car l'homme ici-bas se doit à l'église, à sa patrie et à la société, et ces trois choses doivent passer avant son intérêt et son bien-être personnels.

A Antigonish montèrent dans mon wagon deux prêtres qui paraissaient de belle humeur. A peine assis, ils firent retentir tout le compartiment de leurs joyeux éclats de rire. Leurs faces rubicondes annonçaient deux bons vivants qui prenaient le temps comme il vient et l'argent pour ce qu'il vaut. Leur exubérante gaieté me faisait mal. "Ils sont bien heureux ceux-là, pensais-je, de pouvoir rire de la sorte. Hélas! il y a eu un temps où moi aussi je riais de bon cœur. Mais ce temps est bien passé et qui sait si jamais il reviendra?" Cependant quelques moments plus tard, je ne pus m'empêcher de sourire. Une Indienne venait d'entrer dans mon compartiment avec ses trois filles. A ma grande stupéfaction, elles avaient à peine pris le temps de s'asseoir qu'elles attirèrent toutes les quatre une énorme pipe en terre, la bourrèrent consciencieusement et commencèrent à fumer comme des dragons. Je n'étais pas encore revenu de ma surprise que le conducteur cria d'une voix nasillarde:

"TRACADIE!... TRACADIE!..."

J'a
vers
dan
pren
des
aux
la c
rivi
Con
che
mo
ten
un
tra
reli
la
enc
Co
de
ent
tai
ils
aic
le
Sa

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE À LA TRAPPE.

J'arrivai à la Trappe de Tracadie, le mercredi 7 mai, vers les 4 heures de l'après-midi. Le monastère est situé dans une vallée délicieuse. Il comprend le couvent proprement dit, une chapelle, un moulin à grain, une scierie, des étables et des écuries. Une aile du couvent est reservée aux étrangers qui viennent visiter la Trappe, poussés par la curiosité ou le désir de faire une retraite. Une petite rivière qu'on a baptisée, je ne sais pourquoi, du nom de Congo, donne un pouvoir d'eau suffisant pour faire marcher le moulin et la scierie. La station la plus proche du monastère s'appelle Gorriers. Une route très-bien entretenue conduit de la gare à l'abbaye distante d'environ un mille et demi. Cette route a été construite par les trappistes eux-mêmes pour leur usage personnel. Les religieux possèdent dans les mille acres de terrain dont la plus grande partie est encore inculte. La vallée encaissée entre deux collines brisées et arrosée par le Congo, fournit d'excellents pâturages et produit beaucoup de foin. Lors de mon arrivée au monastère, les religieux entretenaient une douzaine de chevaux et une quarantaine de vaches. Comme ils sont assez peu nombreux, ils sont obligés de prendre des hommes du pays pour leur aider. Ils ont aussi plusieurs valets de ferme qui font tout le gros travail du défrichement et de la culture des terres. Sans doute les religieux et les frères lai surtout travail-

lent, mais ce travail manuel quotidien m'a plutôt l'air d'un exercice hygiénique que d'autre chose.

Je ne m'arrêterai point à faire ici une description détaillée de la règle de la Trappe. Tout le monde sait que cette règle brille surtout par sa sévérité. Les religieux ne mangent jamais de viande, couchent sur la dure et se lèvent la nuit pour chanter matines. Tous doivent garder un silence absolu et comme nous l'avons dit plus haut, s'adonner aux travaux manuels. Toutefois les religieux *de chœur* ou pères travaillent moins que les autres appelés frères, car ils sont obligés de se rendre plusieurs fois par jour à la chapelle pour y chanter l'office divin.

On m'a dit (mais je ne garantis point l'exactitude du fait) que les religieux avaient défense de lire d'autres livres que des livres de piété ou de dévotion. Si j'étais resté à la Trappe et que je fusse entré dans l'ordre, c'eût été certainement là la pénitence la plus dure pour moi, qui aime passionément l'étude. Je n'ai jamais approuvé, même lorsque j'étais dans l'église de Rome, ce point de la règle qui condamne des prêtres au travail manuel et leur défend tout travail intellectuel. Car à quoi servent alors toutes les études qu'ils ont faites précédemment? A quoi servent toutes ces années passées au collège et au grand séminaire? Tout cela leur devient inutile et ne sert qu'à les tourmenter par la pensée du passé et des joies qu'ils trouvaient autrefois dans les études théologiques, philosophiques ou scientifiques. Le système peut être bon pour les *frères* lais, qui ordinairement n'ont que fort peu d'instruction, mais il ne l'est certainement pas pour des hommes qui ont reçu une bonne éducation et dont les facultés mises en éveil ont besoin de se développer. Il est vrai—et c'est peut-être la pensée qui a guidé le fondateur de la Trappe—qu'on coupe court à tout danger de révolte contre la doctrine romaine et par là même à tout

danger d'hérésie. Il est probable que si Luther avait été trappiste et que toute faculté d'étudier lui eût été enlevée, il n'eût jamais levé l'étendard de la révolte contre les dogmes surannés de l'église romaine.

On a beaucoup parlé de la malpropreté des Trappistes. Pour ce qui est de mon expérience personnelle, j'ai remarqué que les religieux de France sont beaucoup plus propres que ceux d'Amérique. Les couvents sont aussi beaucoup mieux tenus. D'où cela vient-il? Quelle en est la raison? Je ne saurais le dire. Je constate simplement un fait qui m'a frappé. Toutefois comme les Trappistes portent toujours le même habit de laine hiver et été et qu'en travaillant ils suent beaucoup, cet habit finit par s'imprégner de sueur et émettre une odeur suî generis fort désagréable. Cette odeur ressemble beaucoup à celle des nègres, mais point du tout à celle du patchouli. Ils couchent avec ces mêmes habits. Dans ces conditions, il ne faut point trop s'étonner s'ils attrapent quelquefois de la vermine.

On a dit aussi que les Trappistes en s'abordant se saluaient ordinairement par cette phrase: "Frère, il faut mourir," et l'interpellé répondait: "Puisqu'il faut, il faut." D'après la même version, ils devaient aller chaque jour creuser une pelletée de terre de leur fosse. J'avoue humblement que je n'ai rien vu de tel dans mon expérience de la Trappe. Curieux comme une femme, j'ai interrogé plusieurs religieux à ce sujet et tous m'ont dit que c'était là du roman et que toutes ces assertions étaient autant de "contes de ma grand'mère." Encore une tradition qui s'en va. Par exemple lorsqu'un Trappiste est arrivé à sa dernière heure on le porte dans la salle du chapître et on l'étend sur un lit de paille recouvert de cendre, les mains croisées sur la poitrine. Les frères rangés autour de sa couche funèbre récitent les prières des agonisants et ne cessent de prier que lorsqu'il a remis son

âme entre les mains de son Créateur. Plusieurs religieux m'ont assuré que cette scène était vraiment touchante, ce que je crois volontiers.

L'abbaye de Tracadie se nomme le Petit Clairvaux. Elle rappelle admirablement le grand Clairvaux, le fameux monastère dont le célèbre Bernard fut le premier abbé. Il est inutile, je pense, de faire observer ici que tous les Trappistes regardent ce saint canonisé par l'église de Rome comme leur fondateur et leur patron. Le premier livre qu'on vous donne à lire lorsque vous arrivez à la Trappe, c'est la vie de saint Bernard par le père Ratisbonne. En voyant ce monastère, on se croit transporté au moyen âge, en plein onzième siècle et l'on s'attend à chaque instant à voir apparaître quelque preux chevalier tout bardé de fer et venant faire quelque donation au couvent pour expier ses petites peccadilles.

Tous les étrangers qui arrivent à la Trappe sont reçus à bras ouverts comme des envoyés de Dieu. Ainsi du moins le veut la règle et généralement elle est bien observée sur ce point important pour les visiteurs. C'est l'hospitalité chrétienne dans le sens le plus large du mot et l'on se surprend à se rappeler les légendes du moyen âge. Un pauvre vient frapper à la porte du monastère. On ouvre et on lui donne la table et le couvert pour la nuit. Le lendemain matin, il a disparu. Alors c'est un ange ou Jésus-Christ lui-même qui a voulu éprouver la charité des bons moines. Je dois encore dire ici pour être juste, que cette hospitalité traditionnelle est plus cordiale dans les Trappes de France que dans celles d'Amérique. Le sans-gêne yankee a déteint jusque sur les religieux. J'ai visité un couvent de Trappistes en France et comme catholique, je fus plus édifié que je ne l'ai été en Amérique. Il me semble (je désire me tromper) que la règle est mieux observée, le silence mieux gardé. Les Trappistes français vous ont un air ascétique qui manque à leurs confrères

du Nouveau-Monde. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je n'ai pas mission de me prononcer sur ce point. Pour moi, j'attribue cette différence aux idées libérales à l'ordre du jour dans la libre Amérique et que les religieux portent du monde jusque dans leurs sombres couvents.

Pour entrer à la Trappe de Tracadie, comme d'ailleurs dans toutes les Trappes, il suffit de sonner à la conciergerie située précisément sur le bord de la route. Le frère portier vient vous ouvrir et vous conduit au parloir sans vous adresser une seule parole. Immédiatement après cette petite cérémonie, il donne trois coups de clochette. C'est pour avertir le père ou le frère hôtelier, c'est-à-dire le père ou le frère qui a charge des étrangers. Celui-ci vient aussitôt, vous salue poliment et cordialement et s'informe du motif de votre visite. Si vous désirez passer quelques jours au monastère il vous conduit immédiatement à votre chambre. Vous y déposez votre sac de voyage, parapluie, etc., et allez ensuite, toujours guidé par le frère hôtelier, à la chapelle pour y adorer le Saint-Sacrement, c'est-à-dire l'hostie consacrée conservée dans le tabernacle devant lequel brille une lampe jour et nuit. Lorsque vous avez fini vos dévotions, votre guide vous ramène à votre chambre et prend congé de vous, mais seulement après vous avoir demandé si vous avez besoin de prendre quelque chose et vous avoir annoncé l'heure du prochain repas. Dans le cas où vous désireriez lire, vous n'avez qu'à prévenir votre fidèle mentor et à lui indiquer les livres que vous préférez. S'ils sont à la bibliothèque du couvent, vous êtes sûr de les avoir à bref délai. Vous devez également avertir le frère hôtelier si vous désirez voir le père abbé.

Tout se passa exactement de cette façon pour moi. Je dois faire observer en passant que le frère hôtelier de Tracadie remplit ses fonctions à la perfection. Sans doute que ce témoignage venant d'un prêtre apostat n'aura guère

de valeur à ses yeux, mais enfin j'aime à rendre justice à tout le monde. Quand un homme agit bien, je ne me demande pas s'il est catholique ou protestant, je dis simplement: c'est bien. Toutes les cérémonies de l'entrée finies, je demandai à voir le révérend père abbé. Il n'était pas au couvent, mais était sorti pour aller examiner les travaux dans les champs. Le frère hôtelier me promit de le prévenir sans faute à son retour et me dit que je le verrais certainement le lendemain matin.

En effet le lendemain matin, après le déjeûner, comme je me trouvais dans la salle de récréation, je vis entrer un père Trappiste qui après m'avoir salué me dit aussitôt:

—Vous avez demandé à me parler?

—C'est-à-dire, répondis-je, que j'ai demandé à parler au père abbé.

—Eh bien, me répondit-il en souriant, le père abbé c'est moi.

Je fus un peu interloqué car il ne portait en ce moment aucune de ses insignes. Cependant la conversation s'engage. Nous parlons de la pluie, du beau temps, de la France et de la Belgique, son pays natal. J'étais sur des charbons ardents pendant tous ces discours inutiles. Je cherchais une occasion favorable pour lui dire le sujet de ma venue et je n'en trouvais pas. A la fin ennuyé d'attendre, je saisis bravement le taureau par les cornes.

—Vous n'avez pas l'air de soupçonner qui je suis, mon révérend Père, ni ce qui m'amène à ce monastère. Je crois cependant que votre Révérence a dû être informée de mon arrivée.

—C'est-à-dire, répondit l'abbé, reprenant mes propres paroles, que monseigneur l'archevêque de Montréal m'a écrit à propos d'un prêtre égaré qui veut faire pénitence. "Je crois qu'il est sincère," ajoute-t-il dans sa lettre.

—Et il ne vous dit point le nom de ce prêtre? Il ne vous parle point de ses errements?

—Non, rien, absolument rien.

—Eh bien, repris-je, ce prêtre, c'est moi.

A ces mots mon interlocuteur fixa sur moi deux yeux perçants comme s'il avait voulu lire jusqu'au fond de mon âme et découvrir si ce que lui disait l'archevêque à propos de ma sincérité était vrai. Je vis parfaitement le mouvement, mais ne fis point semblant de l'avoir remarqué. "Eh bien, repris-je, je veux être franc avec vous et vous mettre au courant de mon histoire afin que vous sachiez à quoi vous en tenir. Je ne connais point l'avenir. On ne sait ce qui peut arriver. Je serais désolé de payer votre hospitalité en vous causant du trouble et je ne veux pas que vous ayez sujet de m'accuser un jour de vous avoir trompé et mis dans l'embarras." Alors je lui fis le récit de mon mariage, de ma liaison avec l'église protestante, etc. Pendant ce récit, je remarquai à deux ou trois reprises une grimace significative sur sa figure. Il trouvait l'affaire assez compliquée probablement. Cependant sa première réflexion lorsque j'eus terminé fut celle-ci: "Et l'*autre* que va-t-elle devenir?" Ces simples paroles ravivèrent toutes mes douleurs et tous mes remords! L'*autre*, c'était bien là mon tourment, mon cauchemar continuel! "Monseigneur de Montréal m'a promis d'en prendre soin ainsi que de mes enfants, si elle voulait y consentir." Le sujet entamé était pénible. Sans doute l'abbé le vit car il changea immédiatement le tour donné à la conversation.

Nous discutâmes l'affaire sous toutes ses faces, les démarches à faire pour obtenir l'absolution des censures, les moyens de correspondre sans éveiller l'attention. Rien de plus facile. Les lettres étaient adressées sous double enveloppe à l'abbé, l'enveloppe supérieure portait naturellement son nom et l'enveloppe intérieure le mien. Lorsque tout fut arrangé, l'abbé me dit: "Prenez courage. Vous allez avoir de terribles luttes à soutenir, les

premiers jours, car vos souvenirs sont encore trop frais et puis le démon est friand de l'âme des prêtres. Il vous tenait sous son empire depuis longtemps et il ne vous lâchera pas si facilement. Mais tenez bon et résistez ferme. Ne vous laissez pas aller au découragement. Il faut bien souffrir quelque chose puisque vous avez gravement offensé le bon Dieu et qu'après tout vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même de ce qui vous arrive. Ici vous serez parfaitement tranquille. Soyez prudent et vous n'avez rien à craindre. Le père C. . . . a passé ici trois mois et personne n'en a rien su. Sans doute on va s'occuper de vous pendant quelque temps, mais au bout de huit jours on n'y pensera plus. Pendant votre séjour ici, pas un mot de votre affaire à qui que ce soit. Il faut que tous ignorent qui vous êtes. Si l'on vous interroge, dites que vous êtes venu faire une retraite pour vous reposer, vous recueillir devant Dieu et le consulter sur votre vocation. Personne n'a besoin de mettre le nez dans vos affaires. D'ailleurs rien de plus vrai. Vous avez besoin de recueillement et de repos. Vous devez réfléchir longuement sur le passé et prendre de sérieuses résolutions pour l'avenir. Au reste vous avez fait votre devoir de catholique et de prêtre. Remettez-vous en pour le reste à la Providence qui fera sûrement le sien. Fais ce que dois, advienne que pourra." Sur ces derniers mots nous nous séparâmes. Une vie nouvelle allait commencer pour moi.

La recommendation de ne confier mon secret à personne était superflue. Je connaissais trop bien les sentiments des catholiques à l'égard des prêtres tombés et surtout des prêtres apostats, pour aller leur confier mes affaires. Singulière anomalie! Si vous persistez dans votre apostasie, on vous maudit et vous couvre d'injures. Si vous faites pénitence de vos erreurs, on vous regarde de travers comme un pestiféré. Avec ce système, que deviennent donc les droits sacrés du repentir?

Somme toute, la réception du père abbé avait été polie, mais je ne sais pourquoi, je la trouvai froide et en fis la remarque à l'archevêque de Montréal dans la lettre que je lui écrivais pour lui annoncer mon arrivée à Tracadie. C'est qu'il y a des moments douloureux où la politesse ne suffit pas: il faut de plus la cordialité. Une bonne poignée de main où l'on sent vibrer le cœur vous fait plus de bien que tous les discours du monde. Cependant j'ajoutais mentalement: "Cela ne m'étonne pas outre mesure. Je comprends qu'on ne tienne pas précisément à avoir beaucoup de paroissiens de mon espèce." Mais je le répète, dans l'état d'esprit où j'étais, ce point d'importance secondaire me fut très-sensible.

Lorsque je fus seul le soir dans ma chambre, mes pensées des jours précédents revinrent en foule. "Me voilà donc à la Trappe! me disais-je. Qui l'eût dit, il y a seulement un mois? J'y suis entré hier, mais Dieu seul sait quand j'en sortirai. Et l'*autre*, comme dit l'abbé, que va-t-elle faire? Restera-t-elle à Montréal ou s'en retournera-t-elle chez ses parents? Persistera-t-elle dans la religion protestante ou va-t-elle revenir à sa première croyance? Certainement à cette heure elle connaît toute l'étendue de son malheur. Je donnerais tout au monde pour avoir de ses nouvelles, pour avoir des nouvelles de mes enfants. Mais comment obtenir des détails? Comment savoir ce qui s'est passé depuis mon départ? A qui écrire pour avoir des informations exactes? A personne, car écrire, c'est se trahir." O fardeau de la pensée humaine! Combien de fois dans ces tristes jours ai-je envié le sort des choses inanimées, qui ne pensent pas. Sans doute la pensée est la plus noble faculté de l'homme. C'est par là qu'il ressemble aux anges et à Dieu lui-même. C'est parce qu'il possède cette admirable puissance que la sainte Bible nous dit "qu'il a été créé à l'image de Dieu." Mais dans certaines circonstances, cette pensée qui a une si noble

origine est un hôte bien incommode. Combien de temps durèrent ces tristes réflexions? Il me serait impossible de le dire. A la fin, le sommeil vint y mettre un terme, le sommeil, l'ami bienvenu des affligés et des malheureux.

CHAPITRE V.

SÉJOUR À LA TRAPPE.

Au monastère de Tracadie, se trouvaient deux prêtres séculiers lors de mon arrivée. Le premier était un français natif de Dunkerque, mais portant un nom flamand que je ne me rappelle plus. Au couvent on l'appelait, je ne sais pour quelle raison, le père *Jô*. Missionnaire pendant quatorze ans dans la Nouvelle-Ecosse, il s'était un jour cassé le bras en tombant de cheval et avait été jugé impropre au service par son évêque. Celui-ci, suivant la coutume, l'usage antique et solennel, l'avait congédié sans s'inquiéter de son avenir, à peu près comme un chien qu'on chasse quand il déplaît. Cet évêque était un irlandais pur sang, et comme tous les évêques irlandais que j'ai connus, il avait les prêtres français en horreur. Aussi je ne puis m'empêcher d'admirer la bêtise des prêtres français qui s'enthousiasment pour l'Irlande et le *home rule*.

Le pauvre malheureux missionnaire ainsi expédié jugea à propos de se retirer à la Trappe, où il payait dix piastres par mois pour sa pension. Dans cette paisible retraite, il était libre comme l'air, gai comme un pinson et heureux comme un roi. L'argent ne lui faisait jamais défaut. Il recevait plus de messes qu'il n'en pouvait dire et exerçait en outre la médecine. Esprit très-libéral, ayant acquis dans ses missions une grande expérience des hommes et des choses, il avait une conversation excessivement intéressante. Toutefois, comme personne n'est parfait sur

cette terre, le père Jô avait lui aussi son petit défaut: c'était de mettre une confiance illimitée dans l'efficacité de son art. Si vous le lanciez sur ce chapître, il n'en finissait point de vous raconter les prouesses qu'il avait faites et les merveilles qu'il avait opérées. Il n'y a rien de tel que la foi et je crois sincèrement qu'il était persuadé de ce qu'il disait. A force de répéter les mêmes histoires, il en était venu à les croire. Quoi qu'il en soit, sa réputation de médecin était solidement établie et les bonnes gens des environs avaient la plus grande confiance dans ses lumières et dans son habilité.

L'autre était un prêtre irlandais qui était venu faire une retraite de quinze jours à la Trappe un peu contre son gré, si je ne me trompe. Naturellement il ne s'en vanta pas, mais je connais si bien les prêtres et toutes leurs petites misères! Je ne serais pas étonné que celui dont je parle n'eût été envoyé là par son évêque, parce qu'il *levait un peu trop le coude*. C'est un peu le défaut des prêtres irlandais et il est bien difficile de les en corriger. Par ailleurs, bon garçon, mais ultramontain enragé et beaucoup moins libéral que son confrère.

Enfin, il y avait un troisième pensionnaire, irlandais lui aussi et le type de l'homme heureux sur la terre. Ayant ramassé une petite fortune dans le commerce, il s'était retiré à la Trappe et y vivait en parfait philosophe, loin du bruit et des ennuis du monde. Tous les matins, il répondait la messe au père Jô. Libre le reste du jour, il faisait la guerre aux truites de la rivière Congo. Catholique convaincu, il était d'une piété angélique et pendant mon séjour à la Trappe, j'ai souhaité bien des fois d'avoir la naïveté de ce brave homme. Ah! le doute ne l'empêchait pas de dormir, lui!

Durant les repas, nous avions coutume de causer de choses et d'autres. Ces conversations étaient ordinairement très-gaies et par suite très-hygiéniques. Mais une

nouvelle extraordinaire (pour mes compagnons du moins) vint bientôt fournir un aliment intarissable à nos conversations. Le père Jô était abonné à un journal d'Halifax, paraissant trois fois la semaine, le *Halifax Recorder*. J'étais arrivé le mercredi l'après-midi, comme je l'ai dit dans le chapître précédent. Le premier numéro du *Halifax Recorder* qui parvint à la Trappe après mon arrivée publiait dans la première colonne de la première page et en grosses lettres une dépêche de Montréal ainsi conçue:

On vient de découvrir que le révérend Louis Martin, professeur de français et ancien prêtre de l'église romaine, qui avait embrassé le protestantisme et s'était marié, vient d'abandonner sa femme et ses deux enfants pour rentrer dans le sein de l'église catholique. On suppose que monsieur Martin est caché dans quelque monastère où il va faire pénitence.

Le père Jô avait reçu son journal vers les onze heures et demie du matin. Nous dinions à midi. Naturellement son premier acte en se mettant à table fut de déployer le fameux papier et de nous lire la dépêche dont je viens de parler. Ce fut un coup de foudre pour moi qui ne soupçonnais rien. Je suis sûr que mon visage passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cependant par un effort suprême de ma volonté, je parvins à dissimuler mon embarras et à prendre un air indifférent, absolument comme si l'affaire ne m'eût pas regardé le moins du monde. Il s'ensuivit une vive discussion qui se renouvela à chaque repas pendant tout le temps de mon séjour à la Trappe.

Le prêtre irlandais ne voulait point ajouter foi tout d'abord à cette nouvelle. "C'est une invention des protestants, disait-il; ces démons n'en font jamais d'autres. Tous les moyens leur sont bons pour jeter le discrédit sur l'église et le clergé catholiques." Il était soutenu dans son opinion par son compatriote, qui lui aussi jurait contre la Réforme et les Réformateurs. Le père Jô, lui, prenait la chose plus philosophiquement. "Bah! après tout, disait-il, il est possible que le fait soit vrai. Au bout du compte,

ce ne serait pas la première fois. Que diable voulez-vous? A tout péché miséricorde. Est-ce que certains papes n'ont pas fait pis que cela? Est-ce qu'ils n'ont pas vécu publiquement dans le concubinage et eu des enfants naturels? Si des papes sont tombés de cette façon, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un simple prêtre se soit oublié? D'ailleurs tout est bien, qui finit bien. Il reconnaît aujourd'hui sa faute. Il veut rentrer en grâce avec Dieu et avec l'Eglise. C'est *all right* et il est plus digne de pitié que de blâme."

De mon côté, dans le but d'animer la discussion je prenais le parti de la femme abandonnée. "Il n'y a pas de milieu, disais-je, il ne fallait pas se marier, ou il fallait rester marié. Quand on a donné sa parole, on doit la tenir si l'on est homme d'honneur." Alors le prêtre irlandais de monter sur ses grands chevaux et de jeter feu et flamme. "Promis! promis! s'écriait-il; la première promesse avait été faite à Dieu et dans ce cas le premier engagement seul est valide. L'Eglise ne reconnaît pas le mariage des prêtres. Si vous êtes catholique, vous devez le savoir et vous n'avez pas le droit de blâmer ce prêtre d'avoir agi comme il l'a fait. L'Eglise de Dieu: voilà sa seule épouse légitime. Mais, je le répète: je ne crois pas à cette histoire. C'est une invention des protestants."

Quant à moi, j'y croyais, et pour cause. Je savais mieux que personne que ce n'était pas là une invention des protestants. Quant à ce mariage mystique du prêtre avec l'église, tout cela me semble bien abstrait et je connais beaucoup de gens qui cherchent quelque chose de plus pratique et de moins idéal. Cependant je ne me tenais pas pour battu. "Et la femme qu'en faites-vous? répliquais-je. Trouvez-vous sa position bien gaie? Elle s'est fiée à cet individu; elle s'est donnée à lui dans un moment d'amour; elle lui a sacrifié son honneur, ses parents, sa patrie, son avenir, tout en un mot, et lui pour la récompenser l'abandonne sans demander son reste et lui laisse

deux enfants sur les bras. Voyons, est-ce juste en conscience? Si encore elle n'avait pas d'enfants elle pourrait aller gagner son pain, mais que fera-t-elle dans le cas présent? Si quelques âmes charitables ne viennent pas à son secours, elle sera donc obligée de mendier son pain et celui de ses enfants. Raisonnablement l'*autre* n'est-il pas obligé de venir à son secours au moins s'il ne veut plus rester avec elle?"

—Il ne lui doit rien, car il ne lui a pas fait violence. Que diable! elle n'est pas un enfant et elle savait parfaitement bien ce qu'elle faisait en se mariant à un prêtre catholique. Il est tout au plus obligé de pourvoir à l'entretien des enfants, s'il le peut. Naturellement, s'il est dans l'impossibilité de le faire il est dégagé de son obligation car à l'impossible nul n'est tenu.

Les Anglais, dit-on, sont toujours en quête d'émotions. Eh bien! je puis vous assurer que dans ma position, ils en auraient eu tout leur saoûl. N'est-ce point en effet vraiment drôle d'entendre discuter à votre nez, sur votre propre compte des gens qui ne vous connaissent point et qui par conséquent disent franchement et carrément leur façon de pensée?

Du révérend Louis Martin on passait au révérend Charles Chiniquy. On parlait en toute liberté de sa vie de prêtre, de son œuvre de la tempérance, de son apostatie, des persécutions qu'on lui avait fait subir. Ce sujet était la source de plaisanteries sans nombre. "Il a la vie dure, le vieux singe, disait-on. On a essayé plusieurs fois de l'assommer; on n'a jamais réussi. Ainsi par exemple dans ce pays, à Antigonish, un jeune irlandais lui avait fendu la tête d'un coup de pierre. On pensait bien que le vieux diable avait reçu son compte. Point du tout: il en réchappa et le jeune homme dont on avait découvert le nom par la bêtise d'un camarade, fut obligé de se cacher pendant dix ans dans un monastère et d'y attendre que la

prescription fût complète." Et après venait un tas de racontars ridicules. On leur avait dit que le vieil apostat avait perdu la tête. Etait-ce vrai? Cette question m'était adressée directement et à brûle-pourpoint. "Ceux qui vous l'ont dit, répondis-je, avaient perdu la tête eux-mêmes. J'ai entendu parler le père Chiniquy l'hiver dernier et je puis vous assurer qu'il jouissait alors de tout son bon sens."

—C'est un vénérable vieillard, ajoutai-je, qui porte une magnifique barbe blanche et a une figure remarquablement intelligente. Le soir où je suis allé l'entendre, il parlait sur la confession et je tenais à connaître ce qu'il pouvait avoir à dire sur ce sujet.

—Mais est-il vrai, me demanda le prêtre irlandais, qu'il a porté en chaire des hosties consacrées, qu'il les a brisées devant tout le monde et lancées en l'air en disant: "Tenez, imbéciles, voilà le dieu que vous adorez?"

—Je ne l'ai pas vu, mais on me l'a dit tout comme à vous.

—Et on ne l'a pas assommé, le vieux brigand? Si j'avais été présent, il me semble que j'aurais été capable de l'étrangler de mes propres mains! Je comprends une faute et une chute, mais une apostasie, jamais. J'aimerais mieux me couper la gorge avec un rasoir ou me faire sauter la cervelle avec un revolver. Je crois fermement que Dieu me pardonnerait plutôt ce dernier crime, mais l'apostasie ne se pardonne ni dans ce monde ni dans l'autre. C'est un péché contre le Saint-Esprit.

Chaque jour la question revenait sur le tapis, car à la fin il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Le père Jô recevait non-seulement le *Halifax Recorder*, mais aussi le *True Witness* de Montréal. Or, la semaine d'après mon arrivée, ce dernier publiait un long article pour raconter à ses lecteurs toutes les phases de mon départ. Il n'y avait rien à redire à cela et l'authenticité du fait raconté

par le *Halifax Recorder* était désormais hors de doute. Raison de plus pour discuter sur ses conséquences. Comme j'étais le principal intéressé dans l'affaire, je faisais en sorte de faire tomber la conversation sur ce sujet sans qu'on s'en aperçût, de peur d'éveiller les soupçons.

—Pensez-vous, dis-je un jour à mes compagnons; pensez-vous que ce prêtre puisse encore rentrer dans le ministère? L'un répondit oui, l'autre non, de sorte que je n'étais pas plus avancé qu'auparavant. C'était pourtant là une question capitale pour moi et sur laquelle je tenais à avoir des renseignements certains. Je ne pus en obtenir. Le prêtre irlandais prétendait qu'aucun évêque n'accepterait un tel prêtre. "C'est donc, pensais-je, parce que je suis français, car je connais des prêtres irlandais qui ont fait bien pis et qui possèdent aujourd'hui des paroisses leur rapportant plus de trois mille piastres par an." Le père Jô, au contraire, prétendait que la chose ne présentait pas de difficulté et qu'au bout d'un certain temps le passé serait oublié.

L'archevêque de Montréal m'avait à peu près dit la même chose. "J'espère que vous trouverez une position, m'avait-il dit, cependant je ne garantis pas qu'aucun évêque veuille vous prendre dans ces conditions." Je n'étais pourtant parti que dans cet espoir et voyant la chose plus douteuse et plus difficile que je ne pensais, je commençais à regretter mon acte. Je suis fils unique. Mes parents ont épuisé toutes leurs ressources pour me faire donner une éducation convenable et pour faire de moi un prêtre. Aujourd'hui ils sont vieux et ne peuvent travailler. Qui donc viendra à leur secours si ce n'est moi? Mais pour cela, il faut que j'aie une position qui me permette de gagner quelque chose. Naturellement la Trappe est l'endroit du monde le moins favorable pour cela.

Et maintenant qui pourrait peindre les combats que j'avais à supporter chaque jour? Mon cœur me ramenait

sans cesse vers Montréal et mon esprit me disait: "Ne pense plus au passé que pour le détester et l'extirper par une bonne pénitence. Il s'agit aujourd'hui de préparer l'avenir. Que tout le reste soit oublié et enseveli à jamais." Et en conséquence je m'efforçais de ne plus penser au passé et d'arracher de ma mémoire le souvenir des êtres si chers que j'avais abandonnés. Tâche difficile; tâche au-dessus de mes forces. Je l'ai déjà dit: la pensée qui nous procure de si douces jouissances est aussi un terrible fardeau dans certaines circonstances.

Pour m'étourdir et me distraire, je dévorais tous les livres qui me tombaient sous la main. Je lus et relus la vie de saint Bernard par le père Ratisbonne, un juif converti au romanisme. J'y vis que ce fondateur des trappistes avait tout quitté pour aller s'enfermer dans un couvent et qu'il avait été insensible aux pleurs et aux gémissements de son vieux père qui avait voulu le détourner de son dessein. Je lus aussi la vie de sainte Jeanne de Chantal, qu'on exaltait jusqu'au ciel parce-qu'elle n'avait pas hésité à passer sur le corps d'un de ses enfants pour se faire religieuse. C'étaient là des cas analogues au mien et les auteurs catholiques les élevaient jusqu'aux nues. Cela me tranquillisait pour un peu de temps et me portait à remercier Dieu d'avoir eu le courage d'imiter ces saints personnages.

Mais bientôt les doutes revenaient. "Voyons, me disais-je, est-il bien vrai que Dieu exige de pareils sacrifices? Après avoir établi la famille, se peut-il qu'il oblige un père et une mère à abandonner leurs enfants pour aller s'enfermer dans un cloître? Pour ce qui est de mon cas, il est certain que Jésus-Christ n'a jamais institué lui-même le célibat ecclésiastique. S'il ne l'a pas institué, c'est qu'il ne le jugait pas nécessaire au succès de son œuvre. L'église romaine qui enseigne le contraire aurait donc plus d'esprit que lui! Cette seule pensée est un blasphème épou-

vantable. Enfin l'histoire est là pour montrer que pendant plusieurs siècles, le clergé n'était pas astreint au célibat et cette époque est certainement la plus belle de de l'église catholique à tous les points de vue.

Mais sans aller chercher si loin, est-ce qu'un père et une mère qui élèvent une nombreuse famille n'ont pas plus de mérite qu'un prêtre et une bonne sœur qui n'ont à s'occuper que d'eux-mêmes? Ne rendent-ils pas plus de services à l'église et à la société, s'ils font de leurs enfants de bons chrétiens et de bons citoyens? Pendant longtemps, les prêtres se sont mariés. En valaient-ils donc moins? Aujourd'hui encore les prêtres grecs peuvent se marier. L'église romaine elle-même le leur permet. Pourquoi donc le défend-elle aux prêtres d'occident? N'a-t-elle pas outrepassé ses pouvoirs en décrétant le célibat ecclésiastique? Ne demande-t-elle pas à ses prêtres une chose impossible et contre nature? Dieu qui doit connaître l'homme, puisque c'est lui qui l'a fait, n'a-t-il pas dit: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul?" Est-ce que par hasard l'église romaine prétendrait mieux connaître la nature humaine que Dieu?

Mais, dit-on, il y a de grands avantages au point de vue temporel. Le prêtre est plus libre, il a plus de temps à consacrer à son ministère. Il est moins attaché aux choses de la terre. Moi-même je croyais cela autrefois. Aujourd'hui je ne le crois plus depuis que j'ai vu les ministres protestants à l'œuvre. Ils sont mariés et en général s'occupent beaucoup plus de leurs paroissiens que les prêtres catholiques. Ils les visitent plus souvent, tiennent plus d'assemblées religieuses, etc. Beaucoup de prêtres ont trop de temps libre et cela n'en vaut pas mieux, tant s'en faut. Quant au détachement des biens de la terre, je suis suffisamment édifié sur ce point. D'ailleurs c'est un fait curieux, mais proclamé par tout le monde, que les célibataires sont toujours plus attachés aux biens de la

terre que les gens mariés qui ont une famille à élever et à pourvoir.

Mais admettons que les . .isons données soient bonnes et valables. Il s'agirait de savoir si les avantages invoqués compensent les terribles inconvénients du célibat. On a beau dire: c'est là la plaie du clergé, son ver rongeur. Enlevez cette peste et vous aurez un clergé moral. Vous supprimerez par le fait même les scandales qui font tant de tort à la religion catholique. Il y aura bien quelques ivrognes parmi les prêtres, mais si vous exceptez le clergé irlandais, c'est le petit nombre.

C'est une farce de venir nous dire: "Personne ne vous oblige à vous faire prêtre." Aujourd'hui non peut-être, mais autrefois les cadets et les bâtards de la noblesse étaient destinés au sacerdoce dès avant leur naissance et l'on condamnait ces jeunes gens sans vocation au célibat ecclésiastique. De nos jours, il n'en est plus ainsi, grâce à Dieu, mais encore combien de jeunes lévites qui s'engagent dans les ordres parce qu'une fois entrés au séminaire, ils n'osent plus en sortir de peur de froisser leur famille ou de voir le monde les tourner en ridicule? Et ceux qui restent pour des motifs plus nobles savent-ils donc ce qu'ils font lorsqu'ils s'engagent par ce terrible vœu? Non, mille fois non. Pour leur malheur, on les élève en serre chaude, constamment sous l'œil du maître. Ils ne connaissent rien du monde et qu'est-ce que c'est qu'une vertu qui n'a jamais été éprouvée? L'éducation cléricale, telle qu'elle se pratique dans les grands séminaires est tout ce qu'il y a de plus bête et de plus abrutissant. Elle n'apprend qu'une chose au jeune séminariste—l'hypocrisie; mais elle la lui apprend dans la perfection. C'est elle qui lui donne cet air *en-dessous* qui prend sur les nerfs de tout homme franc et loyal.

Au séminaire, l'on donne aux jeunes ordinands des idées de l'autre monde et on vous les éduque comme s'ils de-

vaient passer toute leur vie dans la lune. C'est ainsi qu'on leur représente la femme comme un objet de perdition. La femme est "un mal nécessaire." "Elle a été créée pour le malheur et la damnation de l'homme." Et votre mère, qu'en faites-vous? est-on tenté de leur dire. Est-elle aussi "un mal nécéssaire?" Si la femme en général est un démon incarné, pourquoi élevez-vous si haut la sainte Vierge? Mais rien n'y fait. Pour eux, le seul amour légitime, c'est l'amour de l'église et du pape. L'amour de Dieu vient ensuite. L'église, voilà la fiancée éternelle du prêtre. Mais comme le cœur humain ne se repaît point d'abstractions, il lui faut quelque chose de plus réel et n'ayant point d'objet légitime auquel il puisse s'attacher, il porte ses affections vers des objets défendus.

Rien ne m'a jamais paru aussi stupide que ces attaques contre la femme. J'ai toujours supposé qu'elles étaient faites par des théologiens malheureux en amour. Est-ce que par hasard Dieu n'a pas créé la femme tout comme l'homme? Est-ce que ce n'est pas dans le cœur féminin qu'on trouve le plus d'affection, de délicatesse et de dévouement? Qu'y a-t-il de plus poétique au monde que le front d'une jeune fille chaste et pure? Qu'y a-t-il de plus vénérable qu'une mère de famille vraiment digne de ce nom? Ne porte-t-elle pas sur son front la triple auréole de la chasteté conjugale, de la maternité et du dévouement infatigable? Et ce sont des célibataires qui se mêlent de traîner dans la boue tout ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré en ce monde. Fi donc! la belle besogne et vraiment digne de ceux qui l'entreprennent.

Et j'ajoutais comme conclusion: Il faut avouer que l'église romaine a bien changé depuis Jésus-Christ, quoi qu'on en dise. Si les apôtres revenaient sur la terre, ils ne reconnaîtraient plus leur œuvre. Ils seraient fort étonnés et indignés de toutes les doctrines qu'on met dans leur bouche. Et alors je passais en revue dans mon esprit les

différents dogmes de l'église romaine. De bonne foi et avec toute la bonne volonté possible, il est fort difficile d'admettre que les apôtres ont enseigné le purgatoire, la messe pour les vivants et pour les morts, les indulgences, le culte des saints, l'immaculée conception, l'infaillibilité du pape, la confession auriculaire, ou donné des dispenses de mariage pour de l'argent. On a beau dire et beau faire cela ne me paraît pas clair le moins du monde. Par exemple, comment se fait-il que pendant dix-huit siècles les catholiques ont pu se sauver sans croire à l'infaillibilité du pape et qu'aujourd'hui, ils ne le peuvent plus?

Mais alors une autre pensée venait traverser mon esprit comme un éclair: Malheureux, me disais-je, tu n'as plus le droit de douter ni de discuter. Si tu veux te réconcilier avec Dieu et avec la sainte église, tu dois soumettre ta raison au joug de la foi catholique et dire non pas comme auparavant: "Je crois parce que je trouve cela dans l'Evangile," mais bien: "Je crois parce que l'église me l'enseigne. L'église est chargée de penser pour toi en matière de foi. Ne dois-tu pas être heureux d'être débarrassé de ce souci? Elle seule est responsable de ta croyance. Son devoir est d'enseigner et le tien de croire. Plus tu auras de difficultés à soumettre ta raison, plus tu auras de mérite et plus ta récompense sera grande dans le ciel."

Soit, mais le diable, c'est de croire une chose qui nous paraît radicalement fausse. Qui ne se rappelle l'exclamation fameuse de Galilée? L'Inquisition venait de lui faire dire que la terre ne tourne pas autour du soleil: "Et pourtant elle tourne—*è pur si muove*," ne peut-il s'empêcher de s'écrier à mi-voix. La vérité était plus forte que la peur et ce cri sortait instinctivement de l'âme d'un grand génie obligé de confesser une chose fausse pour éviter la mort. De même le dogme du purgatoire, pour ne citer qu'un exemple, me paraissait radicalement faux

et injurieux à la bonté et à la justice divine. J'avais beau faire tout mon possible pour l'avaler, je n'y pouvais parvenir. De dépit de ne pouvoir accorder toutes les opinions contraires, j'avais de terribles envies d'envoyer tous ces dogmes à tous les diables et de me lancer à corps perdu dans l'incrédulité.

L'incrédulité! Mais n'est pas incrédule qui veut. J'ai été élevé par une mère profondément chrétienne. Toute ma vie, j'ai beaucoup aimé et étudié les questions de polémique. La Bible m'a toujours paru un livre divin, car comme l'a si bien dit Jean-Jacques Rousseau, on n'invente pas un pareil livre. Les hommes n'écrivent point de cette façon. Cette vérité est pour moi aussi claire que le soleil. Or, si l'Evangile est un livre divin, Jésus-Christ est Dieu. Il n'y a pas de milieu et il est inutile d'essayer d'ergoter sur ce point. Mais alors que devient l'incrédulité si l'on admet la divinité de Jésus-Christ? D'ailleurs j'ai toujours eu la plus profonde horreur pour les incrédules, car tous me semblent pécher ou par ignorance, ou par orgueil, ou par égoïsme. Ce sont des individus qui tiennent à faire parler d'eux, ou ce qui est pis, des gens au cœur corrompu qui veulent tuer Dieu dans leur âme pour dormir tranquille. L'incrédulité a fait beaucoup de mal et jamais elle n'a produit le moindre bien.

Je l'ai déjà dit et ne cesserai de le répéter: rien de plus terrible que le doute. Rien de plus affreux que cet état d'incertitude qui vous tue et pendant lequel vous vous demandez continuellement: Ai-je bien ou mal fait? Qui donc me montrera la vérité et le chemin que je dois suivre? Dix fois par jour j'allais à la chapelle prier de toute la ferveur de mon âme. Prosterné devant "*le saint sacrement*" je suppliais Dieu de m'éclairer et de me montrer d'une manière éclatante ce que j'avais à faire, si je devais rester ou partir. J'invoquais la sainte Vierge, saint Bernard, mon saint patron, tous les saints et saintes du

paradis, mais ne recevais aucun soulagement ni aucune consolation. Ah! si au lieu d'adresser mes prières à tous ces saints et saintes, j'avais invoqué seulement celui qui a dit: "Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés et je vous soulagerai," cela m'eût été certainement plus profitable.

Que de fois j'ai répété dans ces jours de détresse le cri de désespoir du Golgotha: "Eli! Eli! lamma sabachthani: mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné!" Cette vie était réellement intolérable. La mort me semblait mille fois préférable et si je n'avais eu la foi en Dieu qui défend le suicide, j'aurais certainement mis fin à mes jours. Si j'avais un ennemi mortel et que je voulusse me venger de lui, je lui souhaiterais de passer par les transes où j'ai passé. D'austères critiques m'ont blâmé d'une façon impitoyable. Ils auraient pu se montrer plus indulgents car si j'ai commis une faute en quittant ma famille, et certes je le crois, je l'ai rudement expiée dans la suite.

Ajoutez à tout cela que mes affaires ne marchaient pas tout à fait suivant mes désirs, loin de là. J'avais écrit au Cardinal et à l'Archevêque pour leur exposer mes troubles et les prier d'envoyer à l'abbé les pouvoirs nécessaires pour m'absoudre des censures encourues. L'archevêque de Montréal pensait avoir ces pouvoirs. L'abbé croyait qu'il ne les avait pas. Il s'agissait de tirer la chose au clair car dans le cas où l'abbé eût raison, il fallait écrire à Rome. Cet abbé m'effrayait: "On vous accordera l'absolution des censures, me disait-il, mais non le pouvoir de dire la messe. C'est ainsi du moins qu'ils ont agi pour le père C... Ils n'ont pas voulu lui permettre de dire la messe et il a été obligé d'aller à Rome pour plaider lui-même sa cause auprès du Saint-Siège. Il avait de l'argent et il a pu faire ce voyage. Il paraît qu'à la fin, il a obtenu ce qu'il désirait." Ne plus dire la messe, mais alors adieu le ministère. Tous mes rêves s'évanouissaient comme par

enchantement. Oh! les hommes! les hommes! C'est bien le cas de dire qu'il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints. Ah! si j'avais eu quelques milliers de piastres à sacrifier, la chose eût été vite réglée. Je serais parti immédiatement pour Rome et avec des protections j'aurais bien obtenu ce que je désirais. Mais je n'avais pas le sou. Il me faudrait donc rester là à me morfondre pendant une éternité! . . .

D'autre part, le temps pressait. L'abbé devait partir pour la France au commencement de juin pour assister au chapitre général de l'ordre. Il voulait, si possible, me réconcilier avec l'église avant son départ. "Je suis le seul ici à connaître votre affaire, disait-il, et je veux rester le seul. Or, si les pouvoirs en question n'arrivent qu'après mon départ, il faudra mettre mon remplaçant au courant de ce qui s'est passé. Enfin, si vous restez ici trop longtemps sans aller à la communion, vous causerez du scandale et l'on se doutera de quelque chose.

Malgré tous mes troubles, tous mes chagrins et toutes mes angoisses, quelquefois je ne pouvais m'empêcher de rire, ou tout au moins de sourire. C'était lorsque mes compagnons discutaient gravement le cas de ce fameux père Martin qu'ils avaient cru d'abord un personnage légendaire inventé par les protestants. Ils faisaient parfois des suppositions si étranges que leur conversation eût fait rire un mort. Je racontais toutes ces choses à l'abbé et il en riait à se tordre les côtes. Lui aussi trouvait la situation curieuse et romanesque. "Et ils n'ont aucun soupçon," me disait-il. "Je ne le pense pas, répliquais-je, ou du moins s'ils se défient de quelque chose ils ne le laissent pas voir." "C'est étrange, répondait-il, car il suffit de rapprocher les dates pour concevoir des soupçons. Enfin, laissez dire et continuez à être prudent."

Phénomène vraiment remarquable! Le souvenir qui me tourmentait le plus était celui de ma petite fille. Pour-

quoi? Je ne saurais trop le dire. Etait-ce parce qu'ayant été longtemps malade, la pauvre petite m'en était devenue plus chère? Peut-être. Mais c'était peut-être aussi parce que depuis le matin jusqu'au soir, elle ne cessait de crier: "Papa, papa." Ne marchant pas encore, elle se traînait sur les pieds et les mains et venait me pousser maintes visites dans mon étude. Elle se cachait derrière la porte et faisait: *Kiqui, kiqui,* pour m'avertir qu'elle était là. Pauvre enfant! Je la voyais marchant à quatre pattes vers ma chambre et ne trouvant plus personne Elle appelait: "Papa, papa," mais son père ne se trouvait plus là pour lui répondre. Et en effet l'on m'a dit depuis mon arrivée que pendant mon absence la pauvre petite me cherchait et m'appelait continuellement. Ces appels brisaient le cœur des personnes qui l'entendaient. Et mon petit garçon, si beau et si aimable pour son âge. Il gratifiait tous ceux qui l'approchaient de son joli petit sourire si doux et si gentil. Son père serait donc le seul à qui il ne lui serait plus donné de sourire! En dépit des affirmations sacerdotales, Dieu m'avait donné deux charmants enfants et moi je l'en avais remercié en les abandonnant! . . .

Quel serait le sort de ces malheureux enfants? Ma position m'avait souvent mis à même de voir des orphelins ou des enfants abandonnés. J'avais bien souvent gémi sur leur triste sort. "Qu'ils sont à plaindre, pensais-je, les enfants qui ont le malheur de perdre leurs parents ou de ne jamais les connaître. Jeunes encore, ils sont lancés sans appui et sans soutien dans ce monde si dur et si froid en face des misères humaines, qui souvent profite de l'abandon où se trouvent ces pauvres petits êtres pour les faire servir à ses convoitises et à ses passions. Mes pauvres enfants! les voilà désormais à la merci de la charité publique, car ma compagne, le voudrait-elle, ne pourrait les garder. Il lui faudra les mettre dans une institution publique. Et je me rappelais avec effroi ce

qu'un ouvrier m'avait dit l'hiver précédent: *Mettre mes enfants dans un asile, j'aimerais mieux les jeter à la rivière.*" Toutefois je me trompais dans mes suppositions. Je comptais sans la grande générosité des protestants, que je ne connaissais pas bien encore. Lors de mon retour, toutes les mesures étaient déjà prises pour fournir à ma compagne les moyens d'élever ses enfants sans se séparer d'eux.

Ces réflexions et mille autres tout aussi lugubres et aussi tristes qui me passaient par la tête, augmentaient ma douleur et mon désespoir. Je ne voyais que maux de toutes parts. J'avais entendu parler bien souvent de l'amour paternel. Je croyais savoir ce que c'est. Je me trompais grossièrement: je n'en avais pas la moindre idée avant d'être séparé de mes enfants. C'est seulement quand on a perdu un objet précieux qu'on en sent véritablement tout le prix. Tantôt je me laissais aller au découragement le plus profond et tantôt je revenais à l'espérance. Semblable à l'homme qui se noie, je revenais à la surface avant de m'enfoncer définitivement et de disparaître pour toujours. Mille fois je pris la résolution de ne plus penser à *tout cela*. Mais c'est avec raison qu'on appelle l'imagination la folle du logis. Il n'est au pouvoir d'aucun homme de la retenir lorsqu'elle a envie de courir. "A pareille heure, me disais-je, je faisais telle chose, j'allais donner telle leçon, je jouais avec mes enfants, etc.," et ainsi pendant toute la journée.

Je profitais de toutes les occasions qui m'étaient offertes pour tuer le temps et m'échapper à moi-même. Ainsi j'allais à la pêche avec mes compagnons, quand il faisait beau. Ces parties eussent été charmantes dans toute autre circonstance. La rivière coule au milieu d'une forêt à peu près vierge et est remplie de petites truites délicieuses qui se laissent prendre assez facilement. Nous emportions notre pêche et le soir, on nous la servait à souper.

On m'a souvent demandé en quoi consistait cette pénitence qui m'était imposée. Cette pénitence n'avait absolument rien de dur ni de pénible en elle-même. J'étais séparé du monde, plongé dans la solitude et la retraite, soumis à la règle que la communauté impose aux étrangers et c'est tout. Naturellement je devais beaucoup méditer sur le passé afin de prendre de bonnes résolutions pour l'avenir. Mon séjour à la Trappe n'avait point d'autre objet. Quant aux pénitences corporelles, aucune ne m'était imposée. J'étais libre d'en faire si le cœur me le disait, mais cette question était complètement laissée à mon jugement et à ma concience. La vie eût donc été tolérable sans les amers souvenirs qui hantaient continuellement mon esprit et ne me laissaient de repos ni jour ni nuit. Le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, avait jugé bon de me passer au crible pour me faire perdre mes dernières illusions et me montrer d'une manière irréfragable que ce n'est qu'en suivant sa loi sainte et non les dogmes inventés par les hommes, qu'on peut trouver un bonheur vrai et durable.

CHAPITRE VI.

DÉPART DE LA TRAPPE ET RETOUR À MONTRÉAL.

Quinze jours s'étaient écoulés de la sorte dans le désespoir, le deuil et les larmes. Certes en partant je m'attendais bien à souffrir. On me l'avait annoncé et j'avais assez d'expérience pour le prévoir. "Le démon, m'avait-on dit, a un goût particulier pour l'âme des prêtres. Il vous tenait dans ses griffes; il se croyait sûr de vous et il vous perd aujourd'hui. Soyez bien persuadé qu'il fera tout son possible pour vous rattraper, car il doit être d'autant plus furieux qu'il a été mieux joué. Tous les moyens lui seront bons. Il essaiera de vous prendre par les souvenirs du passé, les plaisirs de la chair, l'amour paternel, la tendresse conjugale, etc. Ne vous arrêtez point à ces pensées, qui sont autant de pièges de l'esprit malin jouant son dernier atout. Rappelez-vous bien que tout n'a qu'un temps en ce monde et que les douleurs les plus aiguës finissent par s'apaiser. D'ailleurs, il n'y a pas ici à barguigner, il s'agit de votre salut et vous le savez, c'est la seule chose nécessaire—*Porro unum est necessarium.*"

Je comprenais parfaitement ce raisonnement, mais les jours passaient et mon âme, au lieu de se calmer, ne faisait que se troubler davantage. "Car, me disais-je, tout cela est bel et bon, mais si la voix qui me dit de retourner auprès de ma famille était la voix de ma conscience, c'est-

à-dire de Dieu, au lieu d'être la voix de Satan ?" Cette idée entra de plus en plus dans mon esprit et j'en vins à considérer la question de mon retour. Mais ici de grandes difficultés se présentaient. J'allais avoir en effet contre moi et les catholiques et les protestants. Les premiers, qui s'étaient réjouis de mon retour au bercail, seraient d'autant plus furieux que leur espoir allait être trompé. Quant aux protestants, ils devaient bien me garder quelque petite rancune pour les avoir abandonnés. Bref! j'allais être pris entre deux feux et il me faudrait braver tout le monde si je persistais dans mon dessein.

Et ce n'était pas tout. "Tu veux t'en retourner, me disais-je; très-bien, mais en agissant ainsi, ne vas-tu pas faire le malheur de ta famille? Les raisons pour lesquelles tu es parti subsistent toujours. Ne vaut-il pas mieux souffrir seul que d'exposer les autres à souffrir avec toi? Tu as eu tort de te marier, car tu n'es pas fait pour le ménage, et la meilleure preuve, c'est que, pauvre sire, tu n'es pas capable de subvenir seul aux besoins de ta famille. Si, par hasard, tu ne trouves point de leçons, tu vas recommencer à tirer le diable par la queue. Et puis que pensera-t-on de toi? Tu passais jusqu'à présent pour un homme sérieux et voilà que tu te conduis comme une vraie girouette, te déjugeant à quinze jours d'intervalle. Ne jugera-t-on pas sévèrement ces changements successifs et ces volte-faces rapides?" J'étais ainsi partagé entre le désir et la crainte lorsqu'un évènement imprévu me décida, car j'y crus reconnaître la voix de la Providence. Voici dans quelles circonstances il se produisit.

J'étais parti de Montréal sans emporter ni linge ni habits, de peur d'éveiller des soupçons. Je portais simplement une petite valise à la main et dans cette valise, il n'y avait que les cinq objets suivants: 1° un bréviaire, 2° un rituel, 3° une étole, 4° une custode, 5° une ampoule pour les *Saintes-Huiles*. Tout cela ne m'était pas

d'une fort grande utilité et un peu de linge aurait beaucoup mieux fait mon affaire. Depuis mon départ, je n'avais pu changer de linge. On dit que les Trappistes n'en changent jamais. Je ne sais ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion, mais s'il en est ainsi et si c'est là une marque de vraie vocation, je confesse humblement que je n'ai pas la moindre disposition pour entrer dans l'ordre. Je commençais à trouver ce nouveau genre de pénitence passablement dur. A l'encontre de beaucoup de gens qui se contentent d'être propres *par-dessus*, moi, je tiens surtout à être propre *par-dessous*. Je crois que cette dernière propreté est la plus nécessaire au point de vue de l'hygiène et de la santé.

Je désirais donc me procurer du linge de rechange, mais impossible d'en trouver à Tracadie. Il fallait aller jusqu'à Antigonish, soit à vingt milles du monastère, pour rencontrer un magasin convenable. Je demandai au révérend père abbé la permission nécessaire. Celui-ci, qui comprenait parfaitement la légitimité de ma demande, ne se fit nullement tirer l'oreille. Je partis donc le jeudi matin, 22 mai, de Geroirs, petite station voisine du couvent et où le train s'arrête seulement pour prendre les voyageurs s'il y en a. On n'y donne point de billets. C'est, je crois, ce que les anglais appellent une *way-station*, et si mes souvenirs sont exacts, il me semble qu'elle a été placée là uniquement pour le bénéfice du monastère. Avec moi se trouvait le prêtre irlandais dont j'ai parlé et qui, ayant probablement fini sa retraite à la Trappe, s'en retournait dans sa paroisse.

A peine le train s'était-il remis en marche que deux *gentlemen*, assis derrière moi, et dont l'un avait tout l'air d'un prêtre, commencèrent à parler de mon affaire. J'ai l'oreille assez fine et naturellement mon attention fut fortement excitée par une conversation si intéressante pour moi. J'eus soin de m'arranger de manière à ne pas

perdre un mot de ce qu'ils disaient. C'était peut-être de l'indiscrétion, mais j'avoue que dans le moment je m'en mis fort peu en peine et qu'aujourd'hui encore je n'en ai pas le moindre regret. Or ces deux braves messieurs commentaient une dépêche qu'ils venaient de lire dans le *Halifax Recorder*, dépêche dans laquelle le correspondant du journal à Montréal annonçait que les protestants de cette dernière ville allaient constituer un comité et lancer une souscription pour venir en aide à ma famille et constituer un fonds de réserve qui servirait à élever mes enfants. Cette annonce fit sur moi l'effet d'un coup de foudre. Je suis sûr que je changeai de couleur. Heureusement mon compagnon placé en face de moi n'entendait rien et comme au moment dont je parle, il était occupé à allumer un cigare, il ne s'aperçut point de mon trouble. Quant à mes voisins, ils discutaient le cas, mais d'une manière calme et digne. Ils ne se doutaient guère que le fameux individu dont ils s'entretenaient logeât si près d'eux.

A bien considérer, il n'y avait là rien de bien extraordinaire, puisque mon départ faisait alors le sujet de toutes les conversations et que d'un autre côté, j'étais persuadé que les protestants prendraient soin de ma famille. Et cependant cette simple annonce me décida, car elle m'ouvrit les yeux. J'eus honte de moi-même. Ce fut un éclair, l'affaire d'une seconde! "Ils n'auront pas besoin de le faire, pensai-je; le comité est tout formé et la souscription finie. Hé! quoi! des étrangers prennent soin de mes enfants et moi, leur père, je les abandonne? Non, il n'en sera pas ainsi. Je ne puis croire que Dieu me damne pour aimer ceux qu'il m'a donnés. Donc en avant, à la grâce de Dieu et advienne que pourra." Le conducteur n'avait pas encore passé. Au lieu de prendre mon billet pour Antigonish, je le pris pour Truro et donnai pour raison à mon compagnon que je voulais profiter du beau

temps pour me promener. En effet, la journée était magnifique. C'est ainsi que l'homme propose et Dieu dispose; que l'homme s'agite et Dieu le mène. Lorsqu'on dit: "Je ferai telle chose, j'irai dans tel endroit," on devrait toujours ajouter comme notre grand poète national, Victor Hugo: "*Deo volente*—Dieu voulant."

Me voilà donc en route pour Truro. Je venais de prendre une grande résolution, un parti décisif et maintenant je me sentais plus à l'aise. Il me semblait qu'on m'avait enlevé un poids énorme de dessus la poitrine. J'avais tant souffert, tant lutté depuis quinze jours. J'avais été si souvent en proie aux affres du doute, aux hésitations, au désespoir. Maintenant que mon parti était pris, j'étais content. Je ne me possédais plus de joie et j'aurais voulu en faire part à tout le monde. C'est que même un malheur certain est moins terrible que le doute. Le joueur qui risque sa fortune au trente et quarante pousse un soupir de soulagement lorsque le coup est terminé, même lorsque la chance a tourné contre lui. La conviction même de son malheur le fait moins souffrir que le doute où il se trouvait pendant que les dés roulaient sur le tapis.

Je dinai sur la route à un très-bon hôtel où l'on est bien servi et où le propriétaire n'écorche pas trop les voyageurs. Mon compagnon de voyage, habitué sans doute à manger à l'américaine, avait fini longtemps avant moi et était allé immédiatement reprendre sa place dans la train. Avait-il eu des soupçons auparavant? Avait-il remarqué quelque chose sur mon visage? Je ne saurais le dire, mais je suis persuadé qu'il ne s'était tant pressé de sortir de table que pour voir ce qu'il y avait dans le petit sac que je portais ordinairement à la main et que j'avais laissé dans le train. Ce sac ne fermait pas à clef et l'on se rappelle quels objets y étaient contenus. L'ouvrit-il? J'en suis convaincu, car depuis ce moment il ne me dit plus quatre paroles. A Truro il

s'esquiva adoitement pendant que je prenais mon billet pour Montréal et je ne le vis plus.

Nous arrivâmes à Truro vers les quatre heures de l'après-midi. Vingt minutes plus tard passait l'express d'Halifax à Montréal par l'Intercolonial. J'étais venu par le Pacifique Canadien. L'occasion était bonne pour goûter de l'autre ligne; j'en profitai et j'eus tout lieu de m'en féliciter. Je ne veux pas médire ici du Pacifique Canadien, mais les contrées traversées par l'Intercolonial sont autrement belles et pittoresques. Peut-être aussi les trouvai-je telles parce que j'avais l'esprit moins agité et que je broyais moins de noir. Je l'ai déjà dit: depuis que j'avais pris un parti décisif, j'étais gai et heureux. Il y avait bien un petit nuage dans mon ciel, à savoir la manière dont je serais reçu à mon arrivée. Mais après quelques instants de réflexion, je me dis que cela ne m'avancerait point de me tracasser la cervelle sur ce sujet, que la seule chose raisonnable était de m'en remettre à la Providence et c'est ce que je fis du meilleur cœur du monde. *A Dieu va!* comme disent éloquemment les marins de mon pays.

Le trajet est long de Truro à Montréal. J'eus donc tout le loisir de méditer à mon aise et "que faire en un train à moins qu'on ne songe?" Je l'avoue franchement, j'étais peiné pour le cardinal de Québec et surtout pour l'archevêque de Montréal. Je n'aime point à causer de la peine à ceux qui m'ont fait du bien ou qui se sont montrés bons envers moi. Cependant dans cette triste affaire je ne pus échapper à cette douloureuse nécessité. D'autre part, quoique respectant toutes les convictions sincères, je ne saurais reconnaître à aucun homme le pouvoir de damner ceux que Jésus-Christ a rachetés de son sang précieux. Car ainsi l'homme pourrait défaire l'œuvre de Dieu, l'œuvre de la Rédemption, ce qui est absurde. Chacun pour soi dans l'œuvre du salut et Dieu pour tous. Jésus

m'a sauvé. Je puis refuser de reconnaître ce bienfait et d'en profiter, car Dieu m'a donné le libre-arbitre. Mais qu'un étranger puisse m'empêcher d'en profiter, voilà ce que je ne saurais admettre. Les prêtres de Rome sont impuissants à me sauver malgré moi. Pourquoi donc pourraient-ils me perdre malgré moi?

A mon avis, on a singulièrement défiguré le christianisme. Que dit l'Evangile? Que répond Jésus-Christ au jeune homme qui lui demande ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle? "Observez les commandements." "Et quels sont ces commandements?" "Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même." Et ailleurs: "Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné." Et que faut-il croire? Que le pape est infaillible, etc.? Non. Quoi donc? Que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il a versé son sang pour me racheter et me sauver. Pas davantage. Je suis intimement convaincu que le chrétien qui croit ces vérités et pratique cette morale est sauvé, à quelque dénomination qu'il appartienne. Mais c'est le propre de l'homme déchu de vouloir toujours dogmatiser et imposer son opinion à ses semblables.

La nuit, je dormis parfaitement dans le train. Le matin, à mon réveil, je fus émerveillé par le magnifique spectacle que j'avais sous les yeux. L'Intercolonial côtoie l'embouchure du Saint-Laurent et l'on jouit réellement d'un coup d'œil féerique. C'est ainsi que je traversai Rimouski, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles et arrivai à une heure de l'après-midi à la gare de Lévis. Comme je tenais à ne pas tomber à l'improviste à Montréal, j'envoyai de Lévis au révérend monsieur Morin une dépêche ainsi conçue: "Arrive à huit heures ce soir, gare Bonaventure." Cela fait, je montai tranquillement dans un wagon du Grand Tronc et attendis patiemment le départ du train pour Montréal.

Cependant à mesure que j'approchais de Montréal, je devenais agité et fiévreux. Quelle réception allait-on m'y faire? Qu'était devenue ma famille depuis mon départ? Et surtout comment oserais-je me présenter de nouveau devant le révérend père Chiniquy et son digne gendre, le révérend monsieur Morin? Ne les avais-je pas trompés de la plus belle manière du monde? N'avais-je pas montré une ingratitude de la plus belle eau? Comme on le verra plus loin, j'étais loin de connaître tout le trésor de générosité que renferment ces deux nobles cœurs. Pourtant je me rassurai par le sentiment et la conscience du devoir accompli: "Après tout, me disais-je, si j'ai fait un pas de clerc, je le répare. Que peut-on me reprocher? Dieu sait tirer le bien du mal. Il a probablement permis tout cela pour m'enlever ma dernière illusion et pour que mon exemple serve aux autres qui seraient tentés de m'imiter."

J'en étais là de mes réflexions lorsque le train arriva à Saint-Hilaire. Ici m'attendait une surprise très-agréable. Comme je regardais entrer les nouveaux voyageurs, je vois tout-à-coup apparaître qui? Un de mes bons amis, monsieur Harper, du *Witness*, qui jetait un coup d'œil inquisiteur sur tous les bancs. Il passait auprès de moi sans me reconnaître lorsque je l'interpellai le premier. "Bonjour, monsieur Harper, lui dis-je en lui frappant sur l'épaule; *how do you do*—comment vous portez-vous?" En entendant ces mots prononcés par une voix bien connue, le cher ami se retourne le visage rayonnant. "C'est précisément vous que je cherchais, me dit-il. Je ne saurais vous dire le bonheur que j'éprouve de vous voir ici." Et en disant ces mots il me donna une poignée de main que je n'oublierai jamais de ma vie. Je vous garantis que celle-là venait du cœur. "Mais, ajouta-t-il, je ne suis point seul et monsieur Morin est avec moi." En effet comme il disait ces mots, monsieur Morin débouchait par l'autre extrémité du wagon, jetant lui aussi des regards inquisi-

teurs sur tous les sièges. "Ah! dis-je en souriant, à monsieur Harper, vous vouliez donc me prendre entre deux feux afin que je ne pusse m'échapper?" Cependant mon cœur battait violemment dans ma poitrine, car je n'étais nullement préparé à cette rencontre inopinée. Je m'attendais à rencontrer monsieur Morin à la gare Bonaventure, à Montréal, s'il avait reçu ma dépêche, mais non à Saint-Hilaire. Cher monsieur Morin! je n'oublierai jamais la cordialité avec laquelle il me serra la main lorsqu'il m'eût aperçu. Tout son cœur passa dans cette poignée de main qui sera l'un des plus doux souvenirs d'une vie déjà passablement agitée. Nobles amis, soyez bénis à jamais pour le bien que vous m'avez fait en cette circonstance solennelle. Des larmes jaillirent involontairement de mes yeux et je remarquai que mes amis n'étaient pas moins émus que moi. Moment délicieux qui me fit bien vite oublier ce que j'avais souffert depuis plusieurs mois et surtout depuis quinze jours. Cependant ce n'était rien encore auprès de ce que je devais éprouver en serrant dans mes bras ma fidèle et tendre compagne, mes chers petits enfants. De tels instants de bonheur vous consolent de bien des épreuves et de bien des déboires. Ce sont des rayons de soleil dans le triste ciel de la vie humaine, des oasis dans cet affreux désert qu'on appelle l'existence.

Le reste du trajet fut à peu près silencieux. Nous étions trop émus tous les trois pour parler beaucoup. D'ailleurs mes compagnons étaient trop délicats pour ne pas comprendre et respecter mon émotion et mon silence. Cependant ils me mirent immédiatement au courant des choses qui m'importaient le plus et tout d'abord me donnèrent des nouvelles de ma famille. Enfin nous arrivons à la gare Bonaventure.

Monsieur Harper, qui est un journaliste et qui comme tel connaît la férocité des reporters, avait peur de nous voir assiégés par une nuée de ces oiseaux de proie. Mais

heureusement il paraît que la nouvelle de mon arrivée était restée secrète et nous pûmes sortir sans encombre. Nous montons dans un fiacre et nous mettons *le cap* sur la maison du révérend monsieur Morin, où je devais rencontrer madame Martin. J'éprouvais une véritable joie d'enfant en revoyant ces rues de Montréal que je ne pensais plus jamais revoir. J'avais été absent seulement dix-neuf jours et il me semblait qu'il y avait un siècle que j'avais quitté la métropole du Canada.

Cependant le fiacre avançait toujours et à mesure que nous approchions de l'avenue du Parc, je sentais mon cœur battre plus rapidement dans ma poitrine. Je l'avoue sans honte, je redoutais cette première entrevue. Je connaissais ma compagne; je savais combien elle m'aimait et par conséquent je n'avais aucun reproche à craindre. Mais j'étais honteux de me présenter devant elle après le vilain tour que je venais de lui jouer. D'ailleurs je la savais très nerveuse et l'émotion pouvait lui porter un coup fatal.

J'avais tort de m'inquiéter outre mesure. La délicatesse de monsieur et madame Morin avait tout prévu. On avait préparé tout doucement l'infortunée mère et épouse à la bonne nouvelle. Elle savait donc que je devais arriver dans la soirée et le choc fut moins rude que je ne m'y attendais. D'ailleurs, par surcroit de précaution, monsieur Morin monta le premier pour annoncer mon arrivée, pendant que j'attendais au pied de l'escalier. Enfin il me fut donné de monter à mon tour. Comment décrire la scène qui suivit? Comment peindre mon émotion lorsque je serrai dans mes bras mon épouse et mes enfants? Il y a des choses qui défient toute description, des bonheurs qui vous donnent un avant-goût du ciel. Je vois encore d'ici mon cher petit Henri me tendre ses petites mains potelées et me sourire de son air si aimable. Cher enfant! sa vie a été bien courte sur cette terre! Son sort est plus à

envier qu'à plaindre. Seuls ils sont à plaindre ceux qu'il a laissés après lui dans cette vallée de larmes pour pleurer sa perte, avec l'espoir toutefois de le rejoindre un jour.

Tout le monde avait les larmes aux yeux. C'est en ce moment que je compris toute la beauté et la douceur de la famille et aussi le crime de ceux qui, pour mieux dominer, veulent éteindre dans le cœur des ministres de la religion les sentiments naturels que Dieu y a placés. Rendu à ces chers objets de mon affection, j'étais et je suis le plus heureux des mortels.

ÉPILOGUE.

Le cher père Chiniquy était absent lors de mon arrivée à Montréal. Mais informé par télégramme de mon retour au bercail, il envoya immédiatement la dépêche suivante à son digne gendre, monsieur Morin :

Apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds. Amenez aussi le veau gras et le tuez ; mangeons et faisons bonne chère, car mon fils que voici était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé.

Quelques jours après, le vénérable vieillard revenait à Montréal et me serrait tendrement entre ses bras, comme autrefois le père de l'enfant prodigue serra son fils repentant. Pas un mot de reproche ! Aucune allusion au passé. Oh ! combien je fus sensible à cette délicatesse ! Combien je lui en fus reconnaissant ! Et cette reconnaissance durera tant qu'il me restera un souffle de vie.

Les protestants en général suivirent cette noble conduite. Une foule de chrétiens que je ne connaissais pas m'écrivirent pour m'encourager, ou même vinrent me voir pour me féliciter. Parmi mes anciens amis, je dois signaler spécialement le révérend docteur T. G. Williams, qui prit beaucoup de peine dans toute cette affaire et dont je ne

saurais trop louer le dévouement affectueux pour ma famille pendant mon absence. Je ferai aussi mention de monsieur le pasteur et professeur Coussirat, qui voulut bien venir me voir aussitôt qu'il eut appris mon retour, et de monsieur J. Herdt, qui me serra la main avec une émotion et une cordialité qui m'impressionnèrent profondément. Il me faudrait en nommer ici un grand nombre d'autres si je voulais rendre justice à tout le monde. Le cadre que je me suis tracé ne le permet pas, mais que tous veuillent bien recevoir l'hommage et l'assurance de ma profonde gratitude. Grâce à ces sympathies, je pus trouver des leçons et gagner honorablement mon pain et celui de ma famille. C'est ce que je fais encore au moment où j'écris ces lignes et j'espère continuer, avec le secours de la divine Providence.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

Me voici arrivé au terme de ma course et de mon voyage. Pourquoi en ai-je entrepris la relation? Est-ce pour faire parler de moi? Non, Dieu merci. On s'est déjà beaucoup trop occupé de mon humble personne à propos de cette malheureuse affaire. J'ai voulu simplement raconter les miséricordes du Seigneur à mon égard. Peut-être de la sorte, me disais-je, pourrais-je faire quelque bien à ceux de mes frères qui sont plongés dans les angoisses du doute et dans les affres du désespoir. Il s'agit maintenant de tirer la conclusion pratique, ou si vous le préférez, la morale de ce récit simple mais véridique.

La première réflexion qui me vient à l'esprit lorsque je jette un regard sur le passé, c'est que mon expérience confirme magnifiquement cette pensée si belle et si profonde: "L'homme s'agite, Dieu le mène." Je me suis beaucoup agité et Dieu m'a conduit par la main comme un enfant là où il voulait me faire arriver. L'homme a beau faire et se trémousser, il est un instrument dans la main de Celui qui sait toujours tirer le bien du mal. Les bonnes gens de mon pays disent: "Ce que Dieu garde est bien gardé," et "Le bon Dieu est toujours plus fort que le démon." J'en suis un exemple frappant.

Ma seconde réflexion porte sur l'utilité de l'épreuve. Les Livres Saints disent: "*Homo non probatus, quid scit*—L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il?" Et ma vieille grammaire de Lhomond: "De même que le feu

éprouve l'or, ainsi l'adversité éprouve l'homme courageux." Rien de plus vrai et l'on sort de ce creuset purifié et dégagé de ses *scories*. C'est ainsi que j'ai perdu les derniers doutes et les dernières illusions que je pouvais encore conserver. Puisse ma cruelle expérience servir à d'autres. Puisse-t-elle leur apprendre à mettre leur confiance en Dieu seul, à recourir à lui dans les moments difficiles, dans les moments de trouble et d'affliction, car l'homme qui veut résister seul et sans appui, confiant dans ses propres forces, est brisé comme verre.

Enfin cette triste affaire m'a permis une fois de plus de constater toute la générosité des vrais enfants de l'Evangile. Pareil cas fût arrivé dans l'église romaine, l'on eût prodigué ces consolations banales qui ne servent qu'à aigrir la douleur, mais personne n'eût songé à l'avenir de la veuve et des orphelins. Il n'en a pas été ainsi parmi les protestants. Ils ont eu pitié d'une malheureuse mère et de pauvres enfants abandonnés. Leurs entrailles se sont émues à la vue de ce spectacle déchirant. Ils se sont rappelé ces paroles de l'Evangile: "J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez donné à manger." O charité chrétienne, fille du ciel, tu es si belle, pourquoi donc es-tu si rare? Je profite de cette occasion pour remercier du fond du cœur ceux qui se sont intéressés au sort de ma famille pendant mon absence. Puisse Celui qui ne laisse pas un verre d'eau sans récompense leur rendre au centuple ce qu'ils ont fait pour elle.

Maintenant que les protestants me permettent en terminant de leur donner un petit conseil franc et sincère. Démosthène a dit quelque part: "Faites un pont d'or à l'ennemi qui fuit." Je leur dirai de même: Faites un pont d'or au prêtre qui fuit la Babylone moderne. Non pas que je vous conseille de les gâter et de les entretenir à ne rien faire. Non, la paresse est la mère de tous les vices. Mais je vous dis, montrez-leur de l'affection, faites-leur

voir que s'ils ont perdu une famille, ils en retrouvent une autre pour le moins aussi tendre et aussi dévouée. Fournissez-leur les moyens de gagner honnêtement leur vie, et parce que quelques-uns d'entre eux ont trahi la confiance qu'ont avait mise en eux, n'en faites point tomber la responsabilité sur les autres. Rappelez-vous la maxime d'un grand chrétien: "J'aime mieux que Dieu me reproche un jour d'avoir été trop charitable que de ne l'avoir pas été assez. Il a si peu souvent l'occasion de faire ce reproche."

Souvenez-vous bien que c'est un prêtre qui a donné le branle à la Réforme en Allemagne, en Ecosse et en Canada. Ne dites pas pour vous excuser: "Ces prêtres sont remplis de défauts." Ce n'est pas une raison puisque Jésus-Christ est mort spécialement pour les pécheurs. Ses apôtres avaient beaucoup de défauts et cependant il les aimait et les supportait. En bonne conscience un chrétien ne saurait raisonnablement se montrer plus difficile que son Maître.

D'ailleurs si les prêtres étaient parfaits à quoi bon changer? Prétendez-vous donc passer cinq, dix, quinze, vingt ou vingt-cinq ans dans une mine de charbon et en sortir la figure et les mains blanches? Retenez bien ceci. Le clergé catholique en général fait fi des protestants de naissance, mais il a une peur terrible des prêtres convertis. Vous connaissez le proverbe: "Chat échaudé craint l'eau froide." Et Luther, Knox, Lamenais, Chiniquy l'ont passablement échaudé, ce pauvre clergé. Il ne l'oublie pas, car il a bonne mémoire et il agit en conséquence.

Loin de moi la pensée de vouloir élever les uns aux dépens des autres, mais il est évident que le prêtre converti a un avantage immense pour le combat. Il connaît mieux les forces de l'ennemi, la valeur de ses généraux et de ses soldats, ses méthodes et sa tactique. Il sait donc mieux où porter ses coups pour infliger des blessures

mortelles. N'allez pas vous faire illusion, que vous le vouliez ou non, le combat entre le romanisme et l'Evangile durera autant que le monde. C'est l'éternel combat de la vérité contre l'erreur. Aucun chrétien vraiment digne de ce nom ne peut en conscience se désintéresser de la lutte. Tâchez donc de procurer à la cause de la vérité de bons et braves défenseurs qui tiennent haut et ferme son drapeau et mettent en déroute les généraux et les soldats ennemis. Alors nous pourrons écrire une fois de plus sur nos bannières: *Christus vincit, Christus imperat, Christus regnat*—Le Christ est vainqueur, le Christ commande, le Christ règne. Amen.

Serrons nos rangs autour de notre Maître,
Soyons unis, la victoire est à nous.
Par notre amour, faisons à tous connaître
De Jésus-Christ combien le joug est doux.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Première Lettre du Cardinal-Archevêque de Québec.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, 22 avril 1890.

Monsieur,

Je ne vous ai ni oublié, ni méprisé comme vous paraissez le croire, d'après votre lettre d'hier. Le jour même où votre première lettre m'est arrivée, je l'ai transmise à monseigneur l'archevêque de Montréal que j'ai prié de vous prendre sous sa protection puisque vous étiez dans son diocèse. Quelques jours plus tard, il m'a répondu qu'il s'en occupait et qu'il ferait tout en son pouvoir pour vous retirer de l'abîme et pourvoir à votre famille.

Je vous dirai franchement que votre seconde lettre m'a beaucoup chagriné par les menaces qu'elle contient.

Pensez-y sérieusement, mon cher ami, il s'agit de votre salut éternel et vous devez savoir que s'il y a des sacrifices à faire pour prendre le chemin du ciel, vous ne devez pas hésiter. Allez voir monseigneur Fabre et je suis sûr qu'il fera tout en son pouvoir.

Totus tuus in Christo,

E. A. CARD. TASCHEREAU,
Arch. de Québec.

Première lettre de l'Archevêque de Montréal.

ARCHEVÊCHÉ, 26 avril 1890.

Mon cher Monsieur,

Je vous recevrai volontiers pour vous aider à exécuter vos projets de retour à l'Eglise. Je devrai être chez-moi lundi soir et probablement tout le reste de la semaine à l'exception de mercredi soir et jeudi toute la journée. Je dois aussi aller confirmer à la campagne vendredi matin. Je suis exposé à sortir fréquemment de ce temps-ci pour les confirmations, mais je ne prévois aucune autre absence pour cette semaine. Venez le plutôt que vous pourrez, ce sera le mieux.

Je suis votre dévoué serviteur,

† EDOUARD CH.,
Arch. de Montréal.

Deuxième Lettre du Cardinal-Archevêque de Québec.

Monsieur,

Votre lettre du 8 mai m'ayant annoncé que monseigneur de Montréal me donnerait des renseignements sur votre état et vos dispositions, j'ai dû retarder ma réponse jusqu'à ce jour. Ne vous laissez pas décourager par les difficultés que vous éprouvez. Dieu le permet pour vous donner occasion de mériter les grâces toutes spéciales dont vous avez besoin.

Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. —Philippiens 1:6.

Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ.—Apocalypse 2:10.

Qui certat in agone, non coronabitur nisi legitime certaverit.—II Timothée 2:5.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.—Matthieu 10:22.

Qui donc peut vous être plus cher que Jésus-Christ qui a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour racheter votre âme? Que de larmes il a versées pour votre salut! Ne regrettez pas celles que vous versez maintenant pour faire pénitence.

Votre premier et admirable sacrifice que vous avez fait pour rentrer dans le chemin du salut éternel, ne le rendez pas inutile en rebroussant chemin.

Non coronabitur nisi qui legitime certaverit.—II Timothée 2:5.

Ayez confiance en monseigneur de Montréal qui vous aime et fera tout son possible pour sauver votre âme.

Dominus sit tecum.

Totus tuus in Christo Jesu,

E. A. CARD. TASCHEREAU,

Arch. de Québec.

Deuxième Lettre de l'Archevêque de Montréal.

MONTRÉAL, 12 mai 1890.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu vos deux lettres. Je suis fâché que vous ayez eu une réception un peu froide à la Trappe. J'espère cependant que tout est remis maintenant dans votre cœur et que vous pouvez pieusement continuer les exercices de votre retraite. Faites-la aussi longue que vous pourrez, car on ne peut trop prendre de précautions contre les tentations à venir.

Votre disparition a jeté l'émoi parmi les protestants. Les journaux ont raconté à leur manière votre histoire. Ils ont publié une lettre

qui vous était écrite par un abbé Pesnell, C. M. Cette lettre aura probablement été reçue après votre départ. Par elle, ils ont pu se convaincre que vous y pensiez depuis quelque temps. Quelques-uns concluent de cela que probablement on ne vous reverra plus et que vous êtes retourné à votre Eglise. Ils vont prendre tous les moyens de vous retrouver, au moins pour quelque temps. A vous de prendre vos mesures pour les éviter. J'ai l'espoir qu'ils ne se doutent pas du lieu que vous avez choisi.

Dans ce moment, étudiez sérieusement votre âme et voyez ce qu'il faudra faire pour la sauver. Que les sacrifices ne vous coûtent pas. C'est par une grande fidélité à Dieu que vous pourrez espérer d'obtenir grâce pour vous et pour celle qui vous a suivi dans le malheur. Dieu ne résiste pas à une prière fervente. La Très-Sainte Vierge et la bonne sainte Anne, patronne des Bretons, vous seront d'un grand secours si vous les invoquez.

Il sera impossible pour les sœurs de revoir votre maison. Elles ne seraient pas reçues. Priez avec confiance et prenez courage, mais aussi ayez une ferme volonté.

Je suis votre tout dévoué,

† EDOUARD CH.,

Arch. de Montréal.

Lettre écrite de la Trappe au Révérend J. L. Morin, Pasteur de l'Eglise Saint-Jean, à Montréal.

Mon cher Monsieur Morin,

Vous m'avez toujours témoigné trop d'intérêt pour que je ne vous doive pas une explication de ma conduite. Je vais tâcher de la rendre aussi claire, aussi succincte et aussi franche que possible. Je laisse de côté toutes les questions controversées pour m'en tenir simplement aux faits.

1° La première pensée de quitter le protestantisme m'est venue dans la Nouvelle-Angleterre. J'ai absolument été dégoûté par le spectacle, dont j'ai été témoin, de ministres de l'Evangile se traitant habituellement comme des voyous.* Après cela vint l'affaire Côté qui acheva de m'écœurer. Je me dis qu'après tout l'église romaine n'était pas la seule église où l'on pouvait trouver des êtres vils et méprisables. Jamais je n'avais trouvé parmi le clergé catholique un si ignoble charlatan. Ah! je le sais, il va se réjouir de mon départ et triompher.

---

* Monsieur Martin veut parler ici de la bisbille qui existait lors de sa visite dans la Nouvelle-Angleterre entre le missionnaire général des congrégationalistes et les missionnaires baptistes.—L'ÉDITEUR.

Ce sera bien à tort car mon départ est son œuvre. Il m'était facile de tout quitter alors. Je ne le voulus point, pour montrer d'abord que j'avais été indignement traité et ensuite que j'avais trop de cœur pour laisser une femme dans l'adversité.

2° En second lieu, j'étais dégoûté depuis longtemps d'être à charge aux autres et de ne pas avoir de position fixe. Je ne suis pas ambitieux, mais j'aurais voulu une position qui me permît de vivre honorablement sans être à charge à personne. J'avais honte de n'être pas capable à trente ans de nourrir une famille.

3° Enfin depuis longtemps j'étais souffrant. Je me sentais épuisé, usé. Je me disais qu'un de ces jours j'allais tomber tout-à-fait et être à charge aux miens sans pouvoir rien faire pour eux. Je voyais la misère à la porte, car je n'aurais osé demander davantage. Alors j'ai pris un suprême parti. Une fois disparu je n'avais rien à craindre pour ma famille, car je savais que des personnes amies en prendraient soin.

Cependant il ne faudrait pas croire que ce sacrifice ne m'a pas coûté. Dieu seul sait ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore. On n'est pas père pour rien. C'est surtout le souvenir de ma petite fille qui me tue. Elle m'aimait tant, la pauvre enfant. Tenez, je termine car les sanglots m'étouffent et j'ai besoin de pleurer.

Je vous prie de communiquer cette lettre au père Chiniquy, qui a été si bon pour moi et si généreux à mon égard. Quoi qu'il puisse penser, je ne suis pas un ingrat. Je conserverai toujours dans mon cœur le souvenir de ses bienfaits.

Votre affectionné en Christ,

L. MARTIN.

Lettre à l'Archevêque de Montréal.

MONTRÉAL, 26 mai 1890.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'écrire à Votre Grandeur de Montréal même. Ce seul mot sera sans doute en lui-même toute une révélation pour Votre Grandeur. Je suis donc retourné à ma famille. Cependant je prie Votre Grandeur de ne pas penser que ce fût mon intention de la tromper. Non, j'étais sincère lorsque je discutais avec Elle la question de mon départ, mais j'avais trop compté sur mes forces. Il m'a été impossible de vivre loin de ma famille.

La pensée de mes chers petits enfants devenus orphelins dans un âge si tendre me hantait continuellement. Je m'imaginais à tout moment les voir me sourire et tendre leurs petits bras vers moi et cette idée fixe me causait une torture indicible.

D'un autre côté, je n'avais pas le courage de briser le cœur et la vie d'une femme qui s'était fiée à ma parole et dont l'affection et le dévouement pendant mon absence ont fait l'admiration de tout le monde. Je regrette profondément d'avoir à causer cette peine à Votre Grandeur qui s'est montrée si bonne pour moi, mais il y a là pour moi une question d'honneur, de fidélité à la parole donnée et de conscience qui domine tout le reste.

Dieu qui sonde les cœurs et les reins sait qu'aucun motif d'orgueil ou d'intérêt ne m'a induit à revenir sur ma décision. Personne n'aime l'obcurité plus que moi et je regrette le bruit fait autour de cette affaire. Je place toutes mes espérances dans la miséricorde divine et je ne puis croire que le Seigneur me condamne pour n'avoir pas été capable de tuer dans mon cœur mes sentiments d'époux et de père. N'est-il pas Père lui-même et n'a-t-il pas un cœur de père pour tous ses enfants ?

Mon intention est de donner des leçons de français comme par le passé. J'espère que la Providence, toujours si bonne, me fournira les moyens de pourvoir aux besoins de ma petite famille. Je ferai mon possible pour leur donner du pain et si je ne puis en gagner, j'en chercherai, mais je suis bien décidé à ne plus les abandonner à la charité publique.

Je remercie Votre Grandeur pour ses bontés à mon égard, dont je garderai toujours un souvenir reconnaissant. Il va sans dire que je me ferai un devoir de rendre à Votre Grandeur l'argent qu'elle a bien voulu m'avancer.

Telles sont les dispositions, Monseigneur, dans lesquelles je vous prie de vouloir bien recevoir les sentiments de profond respect et de sincère gratitude avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,

le très-humble serviteur,

L. MARTIN.

A Sa Grandeur Monseigneur Fabre,
Archevêque de Montréal.

Lettre à l'Abbé de la Trappe de Tracadie.

Mon Très-Révérend Père,

J'ai l'honneur de vous écrire pour vous donner une explication de ma conduite, qui doit vous avoir paru à tout le moins étrange. Vous avez pensé sans doute que mon voyage à Antigonish était un pur prétexte pour quitter le monastère sans dire un mot. Tel n'est point le cas. Il est vrai que j'avais une forte inclination à retourner à Montréal, mais j'étais encore indécis le jeudi matin lorsque je vous

demandai la permission d'aller à Antigonish. Certains faits que j'appris en route s'étant joints à mes regrets antérieurs d'avoir abandonné ma famille, me décidèrent définitivement et au lieu d'arrêter à Antigonish, je continuai ma route vers Montréal.

Je vous remercie du fond du cœur, mon Révérend Père, pour la cordiale hospitalité que vous m'avez offerte et j'en garderai toujours un bon souvenir. Je vous prie en même temps de vouloir bien me dire combien je vous dois pour les quinze jours que j'ai passés dans le monastère. Je considère cette dette comme sacrée et vous connaissez le proverbe : "Qui paie ses dettes s'enrichit."

Veuillez agréer, mon Très-Révéred Père, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Révérence,

le très-humble serviteur,

L. MARTIN.

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE DOMINIQUE,
Abbé du Petit Clairvaux, Tracadie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.
